U d'/ of Ottawa
39003000092147

JAN-7-67

COLLEG. ANTVERP.
Soc. Jesu.
No 42. M.6 II

ÉTUDES

SUR

LES RÉFORMATEURS.

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
uOttawa
University of Ottawa
COLLEGE
Université
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ÉTUDES

SUR

LES RÉFORMATEURS

OU

SOCIALISTES MODERNES

PAR

M. LOUIS REYBAUD.

OUVRAGE QUI A OBTENU EN 1841 LE GRAND PRIX-MONTYON, DÉCERNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

—

TOME II.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET Cᵉ.
1841

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
BIBLIOTHECA
Ottawa

28 346.

HX
39
R49
1844
v.2

CHAPITRE II.

[Suite.]

V

Quatrième époque.

SCHISME. — SCISSION DE LA FAMILLE. — RETRAITE DE MÉNILMONTANT. — LE LIVRE NOUVEAU.

Depuis longtemps, les deux chefs du saint-simonisme étaient travaillés par des pensées divergentes. M. Bazard, tout en consentant à passer de l'état l'école à celui d'Église, avait arrêté, dans son plan, le s'abstenir d'éclats immédiats. Il voulait que les héories eussent pénétré dans les esprits avant d'en enir à la pratique : il désirait convaincre et non enhousiasmer ; il s'adressait aux hommes de discus-

sion et d'examen. M. Enfantin ne se résignait pas à cette préparation lente et chanceuse. De toutes les façons par lesquelles on agit sur les organisations humaines, il savait que la plus prompte, la plus décisive, la plus triomphante, c'est l'engouement. Il comptait sur le cœur plus que sur l'esprit, sur le sentiment plus que sur la raison ; il voulait passionner les artistes et les poëtes. Que lui importait sa petite famille, à lui qui rêvait la famille universelle, à lui qui comptait réaliser de son vivant une suprématie éclatante et complète, une royauté politique et religieuse ? Aussi, dès qu'il vit que M. Bazard ne pouvait plus, ne voulait plus se mettre à son pas, il résolut de le laisser en route et de continuer seul.

Par quels moyens il resta le maître dans ce conflit d'autorité, cela s'explique, cela se conçoit. M. Enfantin, demeuré seul, avait encore un rôle à jouer; M. Bazard n'en avait plus. Poussé jusque-là dans des voies hardies, ce dernier n'avait pas même la décision nécessaire pour se maintenir au point où on l'avait conduit. Il eût reculé sans doute ; et reculer en rase campagne quand on a contre soi le nombre, quand en n'a pour soi que l'audace, c'est être vaincu. M. Enfantin devait donc détrôner, *absorber* son collègue ; c'était dans l'ordre.

La rupture éclata au sujet de deux questions capitales, l'affranchissement du prolétaire et l'affran-

chissement de la femme. L'affranchissement du prolétaire pouvait se poursuivre et s'avouer en face de l'univers. Seulement, il venait se briser contre l'article 291 du Code pénal, et comme vers ce temps les sociétés populaires fatiguaient le gouvernement et la bourgeoisie, il était possible que le parquet prît l'affranchissement du prolétaire en mauvaise part. M. Bazard recula devant cette expérience hasardeuse. Quant à l'affranchissement de la femme, non-seulement il présentait des dangers plus grands encore, mais, en outre, il froissait M. Bazard dans une corde personnelle. Soit que M. Enfantin laissât à la moralité future une latitude peu édifiante, soit qu'il dît trop ce qu'il voulait faire ou qu'il ne le dît point assez, toujours est-il que son collègue ne voulut pas encourir la solidarité d'un scandale probable. Après de vives discussions, qui prirent un caractère récriminatoire, M. Bazard se retira, profondément navré de la lutte, souffrant dans ses affections, triste, blessé au cœur, devant mourir à peu de mois de là.

Alors une scission eut lieu. La famille de la rue Monsigny se sépara en deux camps, l'un aux couleurs de M. Enfantin, ayant foi en lui, quoi qu'il advînt; l'autre dévoué à M. Bazard, et prêt à le suivre dans sa retraite. Le 19 et le 21 novembre 1831, survinrent deux réunions générales de la famille, épisodes caractéristiques dans la vie saint-

simonienne. M. Bazard refusa d'y assister ; il se résignait , il s'avouait vaincu. Dans la première séance , M. Enfantin parla d'abord. Il développa la théorie qui le divisait de M. Bazard , l'appel à la femme , conviée au sacerdoce en même temps que l'homme , et à titre égal ; il déclara d'une façon solennelle que le saint-simonisme ayant combattu énergiquement et rayé de son Évangile l'exploitation de l'homme par l'homme, on ne pouvait ni admettre ni tolérer davantage l'exploitation de la femme par l'homme. Le christianisme, suivant lui, avait émancipé la femme , mais l'avait tenue dans la subalternité ; le saint-simonisme devait affranchir la femme, et la poser comme l'égale de l'homme.

« L'homme et la femme , voilà l'individu social , disait M. Enfantin ; l'ordre moral nouveau appelle la femme à une vie nouvelle : il faut que la femme nous révèle tout ce qu'elle sent , tout ce qu'elle désire , tout ce qu'elle veut pour l'avenir. Tout homme qui prétendrait imposer une loi à la femme n'est pas saint-simonien , et la seule position du saint-simonien à l'égard de la femme , c'est de déclarer son incompétence à la juger. »

Passant de là à la théorie du couple-prêtre , de l'individu social , homme et femme , M. Enfantin ajoutait :

« La mission du prêtre est de sentir également les deux natures, de régulariser et de développer les appétits sensuels et les appétits charnels. Sa mission est encore de faciliter l'union des êtres à affections profondes en les garantissant de la violence des êtres à affections vives, et de faciliter également l'union et la vie des êtres à affections vives, en les garantissant du mépris des êtres à affections profondes. »

Et plus loin :

« Qu'elle sera belle la mission du prêtre-social, homme et femme ! qu'elle sera féconde ! Tantôt il calmera les ardeurs inconsidérées de l'intelligence, ou modérera les appétits déréglés des sens ; tantôt, au contraire, il réveillera l'intelligence apathique ou réchauffera les sens engourdis; car il devra reconnaître tout le charme de la décence et de la pudeur, mais aussi toute la grâce de l'abandon et de la volupté. »

Jusque-là l'auditoire, bien que remué par des sentiments divers, avait écouté en silence ; mais, à cette dernière définition, M. Pierre Leroux, ne se contint plus : « Vous exposez là, dit-il à M. Enfantin, une doctrine que le collége a unanimement repoussée ; je suis venu ici pour vous le dire ; je vais me retirer. » A quoi M. Enfantin répondit : « La preuve de la vérité de mes paroles,

« vous la voyez. Voilà l'homme (et il montrait « M. Pierre Leroux) qui représente le mieux la « vertu, telle qu'elle a été conçue jusqu'à présent ; « et, vous en êtes témoins, la vertu de cet homme « ne peut pas comprendre ce qu'il y a d'universel « dans mes paroles. »

Nous le croyons certes bien.

La discussion continua ainsi dans la première séance, mêlée de récriminations et de paroles très-vives, et suivie de la retraite des dissidents, parmi lesquels figuraient MM. Leroux, Reynaud, Cazeaux, Péreire et autres. Mais dans la seconde séance, M. Enfantin ne souffrit plus le débat. Après avoir congédié les protestants d'une façon assez brutale, il s'adressa aux fidèles qui lui restaient, et leur montra le fauteuil de M. Bazard, resté vide à ses côtés, comme le symbole de l'appel à la femme. M. Rodrigues se leva après lui, et fit un autre appel, l'appel à l'argent, dont il voulait, disait-il, inaugurer la puissance morale. Ce jour-là, la hiérarchie se modifia une fois encore : M. Enfantin fut déclaré, par M. Olinde Rodrigues, l'homme le plus moral de son temps, le vrai successeur de Saint-Simon, le chef suprême de la religion nouvelle ; puis, avec le même sérieux, M. Olinde Rodrigues se désigna lui-même comme le père de l'industrie et le chef du culte saint-simonien.

L'aspect de la religion se modifia en même temps

que la hiérarchie. On laissa de côté le dogme, travail favori de M. Bazard, pour se tourner vers les questions de culte et de morale. On passa de la spéculation à la réalisation. La chair fut solennellement réhabilitée : on sanctifia le travail, on sanctifia la table, on sanctifia les passions sensuelles, le tout en se servant de termes assez lestes, car on attendait que la femme fût venue donner à la religion le code de la délicatesse et de la pudeur. Cet appel à la femme, cette attente d'un Messie de l'autre sexe fut le long rêve de la dernière période saint-simonienne. On ne pouvait pas marcher sans elle ; on l'invoquait chaque jour ; on la voyait partout. La femme manquant, le couple sacerdotal demeurait incomplet ; la religion cheminait boiteuse. Aussi, pour décider cette révélation nouvelle, employa-t-on tous les moyens à l'aide desquels on agit sur l'imagination et sur les sens. L'hiver de 1832 fut une longue fête dans la rue Monsigny. La religion se couronna de roses, elle se révéla aux fumées du punch et aux bruyantes harmonies de l'orchestre ; elle convia tout Paris à ses fêtes, bien sûre que Paris ne lui rendrait pas ses politesses. A ces réunions parurent quelques femmes élégantes, jeunes, gracieuses, jolies, qui dansaient pour danser, folâtraient pour folâtrer, le tout d'une façon mondaine, et sans entrevoir le côté profondément religieux de ces danses et de ces plaisirs. Le saint-

simonisme y consuma ses dernières ressources, sans que la femme répondît à son appel.

Pour soutenir ce luxe, pour solder ces bals, pour mettre le culte sur un pied qui fût à la hauteur des projets nouveaux, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent. *Le Globe*, distribué gratis, absorbait une somme annuelle fort importante, et les apports avaient diminué depuis la rupture. MM. Alexis Petit, H. Fournel, d'Eichtal, Olivier, Rigaud, Toché, Barrault, et M. Enfantin lui-même s'étaient peu à peu dépouillés pour la religion. En caisse, il ne restait rien, ou peu de chose ; les propriétés qui formaient le solde du fonds commun n'étaient pas facilement réalisables. Le budget, au 31 juillet 1831, présentait une balance presque parfaite entre l'actif et le passif : les dons en argent étaient de 218,000 fr.; les dépenses faites de 250,000. On se serait trouvé en déficit si une somme de 600,000 francs environ, en titres d'immeubles, ne fût pas demeurée libre.

Voilà quelle était la situation financière du saint-simonisme quand M. Olinde Rodrigues lança son appel à l'argent. « Rotschild, Aguado, Lafitte, dit-« il, n'ont rien entrepris d'aussi grand que ce que « je viens entreprendre. Tous ils sont venus, après « la guerre, donner au vaincu le crédit nécessaire « pour satisfaire le vainqueur. Leur mission périt « et la mienne commence. On escompte à la bourse

« de Paris, de Londres et de Berlin, l'avenir poli-
« tique et financier de l'association des travailleurs.
« J'entreprends de fonder le crédit saint-simonien. »
Un acte fut en effet passé devant Me Lehon, qui constituait la société collective Benjamin-Olinde Rodrigues et compagnie, sous l'autorisation et avec l'aide de M. Enfantin. Des actions et des coupons d'actions furent émis au capital nominal de 1,000 fr. et au capital réel de 250 francs, donnant droit à une rente annuelle de 50 francs. La spéculation financière réussit mal, malgré les belles perspectives qu'elle présentait aux preneurs. Un petit nombre d'actions se plaça dans le cercle limité des partisans de la doctrine; mais cette émission partielle fut plus nuisible qu'utile, car on changeait en une affaire de calcul ce qui avait été jusqu'alors une affaire de dévouement. Ceux qui avaient tant donné au saint-simonisme n'avaient pas spéculé sur leurs dons. Le mobile changeait : on s'adressait à la cupidité humaine ; elle fut plus lente à répondre que ne l'avait été le désintéressement.

L'organisation du travail social ne fut guère plus heureuse. M. Stéphane Mony était demeuré fidèle à la fortune de M. Enfantin , plutôt par affection que par conviction. Il espérait toujours que la lumière morale pénétrerait , d'un jour à l'autre , au sein de cette nuit de doutes , et il s'était dévoué , en attendant, à une mission qui eût réussi par lui ,

si elle avait eu la moindre chance de réussite. Quatre mille ouvriers avaient été affiliés : ils travaillaient dans des maisons spéciales pour le compte de la communauté religieuse. Ces essais avortèrent. Ici la certitude du bien-être matériel rendait les ouvriers nonchalants ; là des divisions intérieures se glissaient parmi eux, et il fallait intervenir pour faire respecter la hiérarchie. La masse des saint-simoniens avait augmenté sans doute ; l'appel au prolétaire avait attiré quelques hommes indigents : on se prête à tous les essais quand on souffre. Mais pour les retenir, pour en augmenter le nombre, il eût fallu que l'amélioration promise se réalisât ; autrement les prolétaires s'en allaient un à un. La seule formule intelligible pour ces ouvriers, c'était d'être mieux. Elle leur manqua bientôt. Ainsi des deux parts, ce fut un tort et une inconséquence d'avoir déplacé l'action saint-simonienne, d'avoir tenté une réalisation qui devait échouer, et qui, en échouant, laissait le reste de la doctrine sous la prévention d'impuissance.

Cette époque fut d'ailleurs féconde en disgrâces de tout genre. Au moment où la salle Taitbout répandait son plus vif éclat oratoire, au fort des réconciliations publiques et des confessions de Mlle Julie Fanfernaut, quand la mise en scène la plus raffinée donnait à ces réunions un imprévu que n'offrent plus nos théâtres, une brusque mesure de police

vint chasser les fidèles du temple, et les mettre à la discrétion des baïonnettes municipales. D'autres poursuites simultanées avaient lieu dans la maison de la rue de Monsigny, où la saisie des papiers de la famille forma la base de plusieurs interrogatoires et d'une instruction criminelle. Ce n'est pas tout encore; des dissensions étaient survenues entre M. Enfantin et M. Olinde Rodrigues, au sujet de la question morale. M. Rodrigues accusait M. Enfantin de promiscuité religieuse, et disait : « J'ai « affirmé que, dans la famille saint-simonienne, « tout enfant devait pouvoir connaître son père. « M. Enfantin a exprimé le vœu que la femme fût « seule appelée à s'expliquer sur cette grave ques- « tion. » Là-dessus il se sépara en appelant les fidèles à lui, comme au seul disciple et à l'héritier direct de Saint-Simon. La brutalité de la rupture, son inopportunité à la veille de persécutions judiciaires, laissèrent la sortie de M. Rodrigues sans contre-coup.

Seulement, avec lui s'en allèrent les dernières ressources. Sa retraite discréditait l'emprunt dont il était le titulaire contractant; et, au lieu d'opérer des placements nouveaux, il fallut désintéresser ça et là, sur les 82,000 francs d'actions réalisées, quelques porteurs de coupons, moins résignés et plus turbulents que les autres. Faute de fonds suffisants, *le Globe* mourut d'abord, puis les ateliers

se fermèrent; enfin la famille de la rue Monsigny fut dissoute.

Alors une dernière transformation eut lieu. A Ménilmontant, au point culminant de la côte, M. Enfantin avait, comme propriété patrimoniale, une vaste maison et un fort beau jardin. Il résolut d'en faire le dernier asile de la famille, son lieu de refuge contre le monde. Là on pouvait s'inspirer dans le recueillement et dans la retraite, attendre la venue de la femme, si lente à répondre, pratiquer en petit l'association contemplative et partielle, jusqu'à ce que l'heure eût sonné pour l'association universelle et laborieuse. Quoiqu'il fût étrange, après une suite de prédications contre les oisifs, de se vouer ainsi à la vie stérile de l'anachorète, cet état nouveau et purement transitoire avait aussi, disait-on, son aspect saint-simonien. Il s'agissait d'abolir la domesticité, en faisant participer les natures les plus fières à la tâche du prolétariat; il s'agissait de former à une discipline presque conventuelle et à une vie continente, quarante jeunes moines chez lesquels la vie débordait; il s'agissait enfin d'éprouver s'ils soutiendraient jusqu'au bout la gageure, et s'ils seraient aussi forts contre les huées de la foule qu'ils l'avaient été contre les sarcasmes des beaux esprits. Dans un factum net, clair, incisif, intitulé : A TOUS; M. Enfantin donnait la clef de cette expérience : « J'ai voulu, disait-il, appeler la femme

« et le prolétaire à une destinée nouvelle. » Puis il expliquait comment sa parole, semée dans Paris, y continuerait son travail mystérieux, et comment il n'y aurait bientôt plus d'autre politique que la charte d'avenir qu'il avait fondée.

A Ménilmontant, tout s'organisa ainsi qu'il l'avait dit. Quarante nouveaux Moraves se cloîtrèrent dans ce jardin, le bouleversèrent dans tous les sens, taillèrent les arbres, bêchèrent et sablèrent, nivelèrent, arrosèrent, émondèrent, échenillèrent, se firent indistinctement et à tour de rôle chefs d'office, cuisiniers, sommeillers, échansons. On organisa le travail par catégories ; on fit des groupes de *pelleteurs*, de *brouetteurs*, de *remblayeurs*, et pour que la besogne fût moins rude, on l'accompagna d'hymnes composés par un membre de la communauté. Plus tard, quand le public eut ses petites entrées dans le jardin, on lui offrit des concerts de cette musique locale, puis, par une insigne et dernière faveur, on l'admit au spectacle du dîner du Père, comme à celui d'un souverain. Tout ceci se faisait d'ailleurs avec les formes voulues et en costume. L'uniforme était simple et coquet : justaucorps bleu à courtes basques, ceinture de cuir verni, casquette rouge, pantalon de coutil blanc, mouchoir noué en sautoir autour du cou, cheveux tombant sur les épaules, peignés et lissés avec soin, moustaches et barbe à l'orientale.

Nous ne voulons pas prendre au sérieux cette phase de l'existence saint-simonienne. L'inauguration du costume au bruit de la canonnade de Saint-Méry, la lutte entre la famille qui appelait les visiteurs et la police qui faisait croiser devant eux la baïonnette ; les harangues en plein air; les synodes au milieu du préau ; les épisodes sans nombre issus de la curiosité et de l'incrédulité populaires, tout cela formerait un tableau bouffon qui n'est ni dans nos idées, ni dans notre cadre. Il vaut mieux rechercher si, en dehors de cette vie extérieure, arrangée pour la foule, Ménilmontant n'a pas eu une autre existence de travail recueilli. Cette existence, aucun document public ne l'a révélée ; mais il nous a été donné de la suivre par la communication d'un manuscrit où sont déposées les idées écloses dans la retraite (1). Toute la métaphysique du saint-simonisme, son Catéchisme et sa Genèse, se trouvent dans cet écrit, résumé de plusieurs conférences de la famille et intitulé : Le livre nouveau (2).

Dans la première séance, M. Enfantin ayant à sa droite MM. Barrault, Michel Chevalier, Lambert et

(1) Nous devons la communication de ce document à l'obligeance de notre ami Duveyrier et à celle de Mme Marie Talon, qui en est dépositaire.

(2) Les obscurités qui peuvent se trouver dans les passages qui suivent ne sont pas de notre fait. Nous avons cherché à exposer aussi clairement que possible des choses que souvent, il faut l'avouer avec franchise, nous ne comprenions pas nous-mêmes.

d'Eichtal ; à sa gauche MM. Fournel, Charles Duveyrier et Talabot, voit dans cet ordre et dans ces groupes un fait vivant, un catéchisme ouvert sur deux feuillets, divisés chacun en deux colonnes ; d'une part, MM. Fournel et Barrault, de l'autre, MM. Michel et Charles.

« Dans le premier, ajoute M. Enfantin, l'initiation à la vie se traduit en *verbe*. C'est une formule et un langage, c'est la précision algébrique et le texte rimé, c'est le chiffre et la lettre, la métaphysique et la poétique, la grammaire et la prosodie. . . . . .

. . . . . .

« Cette feuille est conçue sous une inspiration semblable à celle qui présidait au catéchisme chrétien; c'est la conception du verbe, et toutefois, avec la conquête de l'algèbre ; c'est Platon développé à travers Descartes et Leibnitz.

« Cette feuille, c'est l'encyclopédie scientifique.

« C'est la formule abstraite et concrète de la vie.

« Dans l'autre feuillet l'enseignement se produit par une forme et une peinture. C'est le tracé géométrique, le plan, le dessin, l'image animée, colorée, mobile, qui doivent frapper l'homme des sens, de l'acte, le praticien, le théurgien, l'artisan du culte.

« Ce feuillet, c'est l'hiéroglyphe égyptien, mais enrichi du mouvement et de la couleur.

« C'est l'encyclopédie industrielle et l'esthétique nouvelle.

« C'est la forme composée de la vie, comme l'autre feuillet en était la formule abstraite et concrète. »

De cette définition du Catéchisme vivant, le *Livre nouveau* passe aux éléments qui constituent la science générale, et il la trouve dans la *formule* et la *forme* que Descartes avait déjà combinées dans l'application de la géométrie à l'algèbre, à quoi ajoutant la morale, on trouve le nouveau dogme ternaire qui se compose du *sentiment*, de la *formule* et de la *forme*.

Tel est le côté mathématique du Catéchisme. Plus loin, en assignant une place à l'algèbre dans la vie morale, et en annonçant que l'époque infinitésimale, indiquée par Leibnitz, a commencé, le *Livre nouveau* ajoute :

« Dieu, que les mathématiciens révolutionnaires ont vainement chassé de leur sanctuaire, et qui, toujours, pourtant, y est demeuré découvert ou caché sous le nom de l'infini, ou sous le voile trompeur des limites, Dieu y reparaîtra plus éclatant que jamais pour animer toutes les conceptions. Alors le verbe suprême, le verbe infinitésimal se résoudra dans l'art en paroles et hors de l'art en symboles ; le savant le traduira en formules, et l'industriel en formes limi-

tées ; verbe de poésie et d'amour, il se manifestera par la musique et par l'architecture ; inspirateur divin, il engendrera l'algorythmie et l'esthétique ; parole du prêtre, il enfantera la science et l'industrie, le dogme et le culte. »

Le Catéchisme saint-simonien a aussi son côté grammatical. Le langage et la philosophie se correspondant, à son sens, d'une manière rigoureuse, le *Livre nouveau* établit l'ordre suivant :

Pour le théoricien, le substantif.

Pour le praticien, l'adjectif.

Pour le prêtre, le verbe.

Après quoi le Livre entre, après Leibnitz, dans l'examen de la langue de l'avenir, et il trouve que la langue française est celle qui fournira le plus d'éléments à ce nouvel idiome, empreint d'un grand caractère d'universalité. Suit un long cours de philologie et de littérature, où tous les dialectes anciens et modernes sont passés en revue et appréciés au point de vue euphonique, comparés entre eux, analysés dans leurs éléments. Nous avons hâte de passer là-dessus pour en venir à la partie essentielle du *Livre nouveau*, la Genèse du saint-simonisme.

Ici se révèle sous une nouvelle forme cette tendance de la doctrine à pacifier la chair et l'esprit, et à les sanctifier l'un par l'autre. La guerre entre les deux principes n'existe pas seulement dans la

politique et dans la morale, elle se retrouve encore dans la science, et la science doit être pacifiée comme le sera la politique. Elle le sera, prétend le LIVRE, parce que les hommes d'amour qui sentent également la théorie et la pratique, la science et l'industrie, la réalité et l'apparence, imprimeront une foi vivante dans l'harmonie constamment progressive de l'esprit et de la chair, du temps et de l'espace, du nombre et de l'étendue, de la formule et de la forme, de la pensée et de l'acte, de l'unité et de la multiplicité, de l'identité et de la différence, de l'observation et de l'expérimentation, du passé et de l'avenir, de l'autorité et de la liberté, du moi et du non-moi, de l'homme et de la femme, de l'humanité et du monde.

A la suite de ce long détail de choses qui se meuvent aujourd'hui dans des conditions de lutte et d'antagonisme, le *Livre nouveau* prend le ton épique, pour épancher sur le monde ses plus mystérieux trésors (1).

« Voici, dit-il, la Genèse nouvelle, historique et prophétique, annonçant ce qui est détruit et ce qui doit être créé, ce qui doit mourir et ce qui doit naître.

(1) Nous avons lieu de croire que la rédaction de cette épopée biblique appartient à M. Michel Chevalier.

« Écoutez !

« J'ai vu dans la nuit des temps anciens des choses merveilleuses.

« La terre disait à Dieu, au sein duquel elle circulait :

« — Le bien-aimé viendra-t-il bientôt ? »

« Dieu lui disait : « Je ne le susciterai pas « encore, car tu n'as pas un arbre à l'ombre duquel « il repose; pas un animal dont la chair ou le lait le « nourrisse. L'atmosphère qui te sert de tunique « est brûlante.

« Qu'as-tu à lui donner pour le réjouir ? Il cherche « des sources fraîches où il puisse se désaltérer, et « je ne vois que des flaques d'une eau bourbeuse « et amère. Où sont les champs et les trésors qui « feraient sa dot ? »

« Et la terre tournait.

« Elle amoncela de gigantesques arbrisseaux, des fougères plus grandes que des hautes futaies, et des roseaux semblables à des sapins. Elle se couvrit de bêtes marchantes, volantes, rampantes, aux membres allongés ; elle enfanta des millions et millions de mollusques. De son sein tirant des trésors, elle les pressa en filons et en couches jusqu'à la surface du sol, mêlant les plus précieux métaux et les plus riches pierreries aux marbres et aux porphyres les plus magnifiques. Cependant l'atmosphère écrasante se changeait en une pluie vivifiante, et

elle allait combler les précipices effroyables et restreindre le domaine de la mer.

« Fière alors de son ouvrage, elle se retourna de nouveau vers Dieu, et lui dit : « Viendra-t-il bientôt ? »

« Dieu répondit : « Que viendrait-il faire avec « sa vie délicate et ambitieuse, au milieu de cette « vie grossière et pauvre que tu as répandue à ta « surface ? »

« Et la terre, patiente, enfouit, comme en des magasins, la végétation dont elle s'était fait une première chevelure ; elle retira la vie aux bêtes monstrueuses, aux mollusques informes à qui elle s'était livrée, et la donna à des êtres plus parfaits. La bourbe des eaux forma des montagnes de grès et de schiste, leur sable se changea en couches calcaires, l'atmosphère se tempéra encore ; la terre éjaculait de nouveaux métaux, de nouveaux porphyres, de nouveaux marbres, qui se dressaient en montagnes, ou se répandaient en masses profondes et souterraines.

« A plusieurs fois ces choses se répétèrent.

« Et à chaque fois Dieu envoyait à la terre un messager dont l'approche la faisait tressaillir. L'astre porteur de nouvelles allait ensuite au loin réjouir les mondes de la chaleur vitale qu'il avait empruntée à la terre au sein de leur majestueuse communion.

« A chaque fois, c'étaient pour la terre d'immenses joies.

« Mais à chaque fois, c'étaient pour elle aussi de

grandes douleurs ; car, pendant que les porphyres, les marbres, les serpentines, les granits, le plomb, le cuivre, l'argent, l'antimoine, le platine, l'or, le fer, l'étain, et tous les métaux, bouillonnaient dans ses veines, c'était une fièvre chaude qui la dévorait. Pendant que son axe incertain se balançait, et que la mer poussait d'un pôle à l'autre ses flots écumants, c'était un spasme nerveux ; pendant que l'atmosphère se condensait en torrents, c'était une sueur, froide qui lui ruisselait sur le corps; pendant qu'une vie nouvelle lui surgissait, c'étaient les angoisses de l'enfantement.

« Et elle s'écria avec douleur : « Le bien-aimé ne viendra-t-il donc pas ? »

« Il viendra, dit le Seigneur ; car telle est ma promesse. Mon dernier messager va partir, et il « restera auprès de toi comme témoin de ma parole ; « chaque jour il réjouira ta vue de l'aspect de sa « face au teint d'argent. En mémoire des ébranlements que tu as ressentis à l'approche de mon « messager, il fera mollement balancer tes eaux, « et les enverra chaque jour lécher les pieds des « continents.

« Va, dit le Seigneur, achève ta parure. »

« Ivre d'amour, elle déchaîna les fleuves, les vents, la foudre et les feux souterrains. Voulant exciter les transports de l'époux, par un présent magnifique, elle se déchira les flancs, les pétrit et les

étendit en plaines riantes, couvertes d'arbres, de fleurs et de troupeaux, là où étaient des rochers affreux et de pestilentiels marécages ; elle tamisa les montagnes, en sépara l'or des diamants, et les sema sur les plages où le bien-aimé devait descendre, et dans les riches vallées où il devait s'asseoir.

« Elle entassa dans des cavernes, elle engloutit dans la poussière pâteuse des rochers, elle engloutit sous des coulées de basalte et de lave, les hippopotames hideux, les tigres et les rhinocéros géants, et les innombrables bandes d'ours et d'hyènes qui régnaient sous le soleil. Avec eux, elle enfouit à de plus grandes profondeurs les paléothériums et d'autres bêtes aux formes repoussantes et aux effroyables cris.

« Le bien-aimé était venu. La terre eut aussi un soleil de nuit, qui, tous les jours, haletant, la suivait en tournant, comme une compagne fidèle, et qui, sans cesse fixant sur elle sa face argentée, semble épier ses mouvements, comme le chien caressant qui joue autour de son maître.

« Et un autre tableau se déroula devant moi.

« Je voyais dans les mers, au sein des abîmes et sur les flots, des objets prodigieux.

« J'apercevais des régions inconnues, je distinguais une terre promise, gage de la nouvelle alliance de Dieu avec les hommes.

« Les vieux continents tressaillirent comme tressaille une famille à la venue d'un nouveau-né.

« D'innombrables îles, jusque-là silencieuses, s'agitaient, et, comme si elles n'eussent pas achevé leur crue, s'assemblaient, s'élevaient au-dessus des eaux.

« L'homme étendait son domaine; il conquérait les airs et s'y promenait en triomphateur; il gouvernait les marées comme l'éclusier gouverne son canal; il tempérait les climats comme le chauffeur tempère son brasier; il domptait la foudre comme jadis un de nos pères dompta le fougueux étalon.

« L'humanité de ses mains parait le monde comme un époux sa tendre épouse après une longue absence, et elle, fière de ses caresses, écartait de lui les bêtes farouches et les animaux venimeux; elle éteignait les feux des volcans, égalisait les climats, rappelait les fleuves débordés, modérait les ouragans et étalait de nouveaux empires.

« Gloire à toi, Dieu bon! gloire à toi, Seigneur Dieu! qui as donné de si douces destinées à l'homme et au monde! Gloire à celui qui est ton prédestiné et qui est notre père! gloire à l'homme dont la vie inépuisable se répand par rivières, hors de son sein sur le monde, et lui revient du monde, large et calme, comme le flot de l'Océan paisible! Gloire à celui qui vit dans le monde! en qui le monde vit et qui l'appelle la moitié de lui-même!

« Gloire à lui, car les battements de son cœur

lui montrent ce que veut l'humanité, ce que veut le monde.

« Il a senti que l'homme attendait une épouse nouvelle et il a dit la parole qui la prépare à une nouvelle union.

« Il sent que le monde veut renouer son lien avec l'humanité au moment où l'homme renouvellera le sien avec la femme ; et il avertit l'humanité des noces nouvelles que le monde lui prépare.

« Un jour vient, où le Dieu du progrès, le Dieu calme, le Dieu bon, qui avait donné la terre pour épouse à l'homme et qui voyait l'époux passer en seigneur et maître sur l'épouse, et l'épouse impudique s'abrutir vilement aux pieds de son grossier époux, a envoyé son fils, le Christ, qui rompit l'union, qui dit anathème à la graisse de la terre, roula le monde sous ses pieds, couvrit l'humanité d'un cilice, lui sema la chevelure de cendres, l'astreignit à la macération, et la poussant vers les glaces du Nord, l'enferma dans la cellule d'un monastère.

« Pendant dix-huit siècles, l'épouse se purifia ; l'époux adoucit ses fureurs, et Dieu jugea que la terre approchait du temps où il pourrait les joindre l'un à l'autre. C'est pourquoi préparant l'époux aux joies nuptiales, après l'avoir promené pendant deux cents années sur la voluptueuse terre de l'Orient, il lui ouvrit, au delà des mers, d'immenses régions où il trouva l'argent, l'or, les pierreries et les riches

couleurs pour se parer ; où germèrent tout à coup avec profusion vingt aliments nouveaux, le sucre, le café, les épices, les liqueurs brûlantes qui excitèrent les sens engourdis par quinze siècles d'abstinence.

« Et aujourd'hui Dieu a jugé que le temps des noces nouvelles était venu pour l'homme et pour le monde, et il a de nouveau envoyé son Christ.

« Grand Dieu ! quelle est cette vaste terre encore imprégnée de l'humidité des mers que tu viens de signaler aux hommes, qui étreint l'Asie de ses bras amoureux, et dont les muscles saillent au-dessus des eaux par des files sans fin d'îles et de récifs ?

« Quel est l'avenir de ce continent sans passé ?

« Là où il y a de l'eau, y aura-t-il toujours de l'eau, et la mer ne viendra-t-elle jamais rouler ses galets là où habitent les hommes ?

« Grand Dieu ! ils l'ont appelée la Nouvelle-Hollande ? serait-ce parce qu'ils doivent y trouver un sol riche et salubre, sur lequel ils transporteront les populeuses cités qu'ils garantissent à grand'peine de l'envahissement des mers, sur des plages sablonneuses ?

« L'Asie, le pays du soleil et de la volupté, aura son piédestal, tout comme l'Europe savante et l'industrieuse Amérique du Nord. Et la terre sera formée de trois couples harmonieusement placés, chacun de deux contrées immenses : Europe et Afrique ; Amérique du Nord et Amérique du Sud ; Asie et

Océanie ; c'est-à-dire le commencement et la fin.

« Et pendant que l'homme appelle la nouvelle épouse, les trois époux qui habitent le Nord vont appeler les trois épouses qui habitent le Midi et les attireront vers le lit nuptial qui sera, pour l'un la Méditerranée, pour le second l'Archipel des Antilles, pour le troisième les grandes baies de la Chine et de l'Inde. »

Voilà *in extenso* la Genèse inédite du saint-simonisme et l'un des travaux les plus essentiels de Ménilmontant. Quand cette Genèse a déroulé ses périodes cosmogoniques à côté des austérités algébriques et grammaticales du Catéchisme, le *Livre nouveau* aborde ce que Saint-Simon appelle le *Pic de la Pensée,* le problème de la certitude, problème dans lequel Laplace, combinant Condorcet et Pascal, a produit l'œuvre scientifique où la puissance rationnelle se produit avec le plus d'éclat. Mais le passé a cru au transport possible du fini dans l'infini, et réciproquement au transport de l'infini dans le fini. Telle n'est pas la croyance saint-simonienne.

La croyance saint-simonienne est celle-ci :

« Le problème de la certitude absolue se transforme en la foi au progrès, manifestée par deux ou trois formes de développements également probables ; et, dans la certitude relative, constitue le jeu

de l'intelligence sans cesse occupée à déterminer, selon les variations de la loi du progrès, les termes de la loi du temps et ceux de la loi de l'espace. »

Ou autrement :

« A chaque moment et en chaque lieu, l'homme veut, et sa volonté progressive, mais limitée, modifie le moment et le lieu, ou est transformée par eux. Le sentiment qu'il éprouve de l'autorité et de l'obéissance, de sa volonté par rapport à ces deux conditions de son être, temps et lieux, le maintient dans cette assurance et cette timidité religieuses que Dieu nous a donné mission d'inspirer à l'humanité nouvelle par nos leçons et par notre exemple, et qui différencient notre vie de toutes les existences du passé. Plus l'homme dispose en maître de son temps, plus il doit mesurer l'espace avec défiance dans sa puissance finie, et plus il domine l'espace, plus il doit compter le temps avec une scrupuleuse timidité; plus il se livre à son imagination, plus il doit invoquer le secours de la pratique; plus il obéit à son instinct, plus il doit recourir à sa raison. »

A la suite de ces formules nouvelles, ou plutôt de ce nouveau principe de la certitude, M. Enfantin, l'un des auteurs essentiels du *Livre*, fonde une analogie qui lui semble merveilleuse entre sa langue

métaphysique et le calcul des probabilités. Cette analogie est le trinôme : *probabilité*, *logarithmes*, *asymptotes*. « Quand j'eus trouvé ces mots, s'écrie-« t-il, je fus heureux, car j'avais trouvé la voie qui « me ramenait aux *formules* et aux *formes*. »

Le reste du *Livre nouveau* n'est plus qu'une longue équation dans laquelle les algébristes de la doctrine cherchent à dégager son inconnue. On ne peut y voir autre chose qu'un travail dans le genre de ceux de Vronski, qu'il faut renvoyer aux mathématiciens de l'Institut.

D'après ce qui précède, il est aisé d'apprécier le caractère du *Livre nouveau*, Coran mystérieux qui appelle un commentaire. A l'opposé de l'œuvre capitale de M. Bazard, l'*Exposition*, qui demeurait en contact par une foule de points avec notre intelligence et notre science profane, le *Livre nouveau* est la poésie et l'algèbre de la religion, sa démonstration en formules rigoureuses pour qui les pose, incompréhensibles pour qui les voudrait discuter. Jamais la métaphysique n'avait été si compliquée de calcul différentiel; jamais la religion n'était apparue sous une telle prétention de binôme. Et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'en acceptant tout ce travail, quantités et termes, on n'arriverait à aucune solution sérieusement applicable. Quand Newton trouva la marche des mondes, il en tira au moins des déductions astronomiques, des faits ma-

tériels, des lois physiques que la foule pouvait comprendre. Ici, au contraire, l'explication de l'humanité par la science des chiffres aboutit à des formules tellement idéales, que cent formules parallèles s'établiraient à côté de celles-ci, sans que l'on pût ni débattre ni prouver la prééminence des unes sur les autres.

VI

Cinquième époque.

PROCÈS. — DISPERSION.

La vie de Ménilmontant ne fut pas longtemps tranquille. Depuis le mois de février 1832, une instruction avait été commencée contre les chefs de la famille saint-simonienne. Le 27 août, MM. Enfantin, Michel Chevalier, Duveyrier, Barrault et Rodrigues furent assignés à comparaître par-devant la cour d'assises. Ils descendirent de leur retraite, solennellement, processionnellement rangés en file, et marchèrent ainsi entre deux haies de curieux, jusqu'au palais de justice. Des témoins avaient été assignés; on les entendit; après quoi les plaidoyers commencèrent. Chacun voulut débiter le sien, et

peut-être mit-on trop d'emphase, trop d'apparat, dans cette défense à la fois individuelle et collective. M. Enfantin eut la prétention malheureuse de vouloir essayer si son regard, puissant sur les siens, exercerait une vertu de fascination sur les juges et les jurés. Les jurés et les juges s'en fâchèrent. M. Enfantin prit cela pour une victoire. « L'irrita- « tion, s'écria-t-il, est une preuve d'action. » Il dit aux jurés : « Je vous ai vaincus, » et après lui MM. Michel Chevalier, Duveyrier, Barrault, Lambert et quelques-autres prouvèrent aux jurés cette défaite par les mathématiques, par l'histoire, par la poésie, par l'esthétique. Les jurés se le tinrent si bien pour dit, qu'ils condamnèrent, probablement pour le fait seul des plaidoiries, les principaux défenseurs de la doctrine saint-simonienne.

De ce jour data une période de décadence définitive. La disette frappant aux portes de la communauté, il fallut réduire le personnel et retrancher sur l'ordinaire. On en vint aux expédients; des missions partirent pour Marseille, Toulon, Lyon et Rouen. On ne dédaigna plus les travaux profanes; on accepta, on choisit les plus durs, les plus ingrats, les plus humbles. Quelques apôtres circulèrent dans les rues portant des malles sur leurs crochets, d'autres en vinrent à mettre la main aux vendanges de la côte, ne demandant pour cela d'autre salaire que leur part à la gamelle des journaliers; ceux-ci se

firent *canuts* avec les Lyonnais, ceux-là tisserands avec les ouvriers de la Normandie. Par mesure d'économie, souvent alors, à l'heure du dîner, la communauté de Ménilmontant débordait sur les guinguettes voisines et se préparait aux privations de l'apostolat par des repas économiques.

L'emprisonnement de M. Enfantin fut le signal de la dispersion de la famille. Les uns rentrèrent dans le monde, avec la pensée d'y continuer une propagande sourde et inaperçue ; les autres se vouèrent plus ostensiblement à des travaux évangéliques, et s'embarquèrent, nouveaux Argonautes, à la recherche de la femme si vivement attendue. Une fois libre, M. Enfantin suivit cette portion de la famille. Après avoir échoué dans la grande entreprise du barrage du Nil, il revint en France pour y vivre dans la retraite. Il fait actuellement partie de la commission scientifique qui explore l'Algérie.

Aujourd'hui le saint-simonisme ne semble pas avoir renoncé complétement à la conquête du monde. Seulement il y procède par un travail souterrain, et non plus par une révolte ouverte. Ceci est encore une illusion. Le saint-simonisme ne songe pas à un fait grave, c'est qu'il n'a compté dans ses rangs que des adolescents ou des hommes bien jeunes encore. En ne posant le système qu'à un seul point de vue, deux éléments lui manquaient, la maturité et la

vieillesse, c'est-à-dire le calcul et l'expérience. L'âge survenant, le personnel du saint-simonisme se modifiera de lui-même, par un simple travail d'intérêts et de position. Cependant cette expérience de la jeunesse n'aura pas été perdue pour ses membres. Ils y auront gagné de se tenir pendant quelque temps à l'écart du monde pour le juger, de se recueillir en des études graves et générales; ils y auront gagné encore de s'inspirer l'un l'autre, d'agrandir l'horizon de leurs sentiments et de leurs pensées, de s'exalter par des discussions orageuses, de fouiller toutes les questions, de les faire pivoter sous tous leurs aspects. Cela peut s'appeler un bel apprentissage de la vie (1).

Quant au fond même de la doctrine, c'est, comme on a pu le voir, un composé d'éléments anciens, assimilés à l'aide d'un procédé d'amalgame. L'originalité n'est que sur l'épiderme : quand on pousse jusqu'au vif, on trouve le plagiat. Au point de vue religieux, cette réforme du christianisme, ou, si l'on veut, cette révélation nouvelle, interprétative de son axiome fondamental, n'est ni plus

(1) Ce que nous écrivions s'est réalisé de tout point. Demeurés fidèles à leurs seules tendances philosophiques et industrielles, les saint-simoniens ont approprié leurs études au monde où nous vivons et ils y figurent aujourd'hui avec quelque honneur. Le travail de classement s'est fait, et même, dans notre ordre social, il s'est fait, pour chacun, en raison de ses mérites.

sérieuse ni plus méritante que le gros des réformes au petit pied, tentées de nos jours dans l'une et l'autre Église, dissidente ou orthodoxe. Ce n'est ni mieux ni plus mal que les essais bibliques ou évangéliques de Shaftessbury, de Woolston, de David Williams, de Connor, en Angleterre; en France, de Jean Leclerc et de Toustaint; en Allemagne, de Lessing, de Basedow, de Jahn et de Glabach. Pour l'éclat et le scandale, c'est même demeuré loin de la comédie théophilanthropique, jouée vers la fin du siècle passé, avec des acteurs qui se nommaient La Révellière, Bernardin, Haüy, Dupont de Nemours. Si grande qu'ait été l'imagination des nouveaux Messies, ils sont restés au-dessous de l'expédient du cabaliste Van Helmont, qui, pour mieux parodier Jésus-Christ, se fit rouler dans des langes, et, ainsi emmailloté, voulut qu'on le déposât dans une étable, où il se prit à vagir. Dans les sphères du mysticisme et de l'illuminisme, ils copient, sans les vaincre, Saint-Martin et Swedenborg; dans leur théogonie, ils touchent au panthéisme ancien; dans leur théocratie, ils refont les hiérophantes, les brames, les mages, les druides, les scaldes en demandant à l'affection une obéissance absolue que ces prêtres, mieux avisés, demandaient à la terreur. Leur morale, si étrange qu'elle soit, n'est guère plus neuve. C'est, pour les relations entre les sexes, de l'épicurisme, compliqué de polygamie

ou de polyandrie, le tout aggravé, au profit du prêtre, de quelque chose qui ressemble à l'ancien droit du seigneur.

Entré dans la science avec la prétention de terminer le duel qui y subsiste entre la matière et l'intelligence, le saint-simonisme n'a guère fait que continuer l'école sensualiste, en développant Cabanis à travers Locke et Condillac. Même avortement dans les matières politiques et sociales. Pour retrouver les premiers traits de la cosmogonie saint-simonienne, le gouvernement d'harmonie et d'amour, codifié dans la loi vivante ; le procédé hiérarchique si vague et si abusif, l'anathème sur l'héritage, la gestion par mainmorte, le monopole sacerdotal, réservoir immense d'où la propriété doit découler sur le monde par des millions de canaux ; pour retrouver tout cela, il suffit de feuilleter Platon, Diodore, tous les théosophes grecs, l'abbé de Saint-Pierre, Thomas Morus, Daniel de Foë, Lantier et Colebrooke. Quant à ses plans confus d'association et de travail commun, le saint-simonisme est demeuré en arrière de Zinzendorf, de Robert Owen, de Rapp et de Charles Fourier, réalisateurs plus explicites, plus positifs, plus vrais dans leurs méthodes sociétaires. Les sciences exactes ne lui doivent rien, si ce n'est l'intention, formellement accusée, de les renouveler plus tard de fond en comble. Enfin, l'économie politique, dont il assure

avoir changé la face, est encore, après lui, ce que l'ont faite Quesnay, Turgot, Smith, Say, Ricardo et Sismondi. A part quelques thèses d'ordre secondaire où il a plaidé, conséquent à sa foi, pour l'autorité contre la liberté industrielle, pour la mercuriale contre la concurrence, pour le tarif contre l'affranchissement fiscal, controverses de détail jetées au milieu des mille controverses qui partagent la science, il n'a réellement rien fait, rien dit, rien signalé, que les maîtres n'aient signalé, dit et fait avant lui.

Maintenant, de ce que le saint-simonisme n'a pas eu, en réalité, autant d'importance qu'il a affecté de le dire, nous ne voulons pas conclure que son passage au travers de ce monde ait été un incident complétement inutile, et qui doive toujours rester infécond. Une foule de questions qui sommeillaient avant lui, ont été, par le fait seul de son avénement, éveillées d'une façon si brusque et si bruyante, que, placées désormais en relief, elles sont acquises à la curiosité générale, et livrées à cet esprit d'analyse, qui, tôt ou tard, agira sur elles par un travail de préparation. Le saint-simonisme sera à l'avenir social ce qu'est un ballon d'essai dans une expérience aréonautique. Le ballon d'essai s'enlève aux yeux de la foule étonnée, monte, s'amoindrit peu à peu, et se noie dans l'espace : après un rôle court et brillant, c'est fait de lui ; mais le grand aérostat y a

gagné du moins de connaître l'état des zones atmosphériques, et les caprices des aires du vent qui l'attendent sur son chemin.

CHAPITRE III.

Charles Fourier et son école (1).

I

Depuis que les idées de réforme sociale ont été jetées dans la circulation, nous savons des prosélytes ardents qui s'éveillent chaque matin avec l'espoir d'assister, dans la journée, à leur avénement et à leur triomphe. Il nous en coûte de troubler ces rêves enthousiastes, et de ramener au vrai des esprits qui se passionnent peut-être avec plus de chaleur que de connaissance de cause ; mais ce serait une direction fatale, à notre sens, que celle qui tendrait à livrer aux hasards de la polémique courante des questions mystérieuses encore, moins mûres

(1) Écrit en 1837.

qu'on ne se plaît à le croire, et qui attendent beaucoup des hommes et du temps; des hommes une valeur d'application, du temps une consécration finale. Évitons donc, avant tout, de faire un objet d'engouement irréfléchi de ce qui doit être le but d'études longues et persévérantes.

On s'abuserait en outre d'une façon bien étrange, si l'on supposait que les révolutions se manifestent, dans l'ordre social, sous une forme aussi vive et aussi rapide que dans l'ordre politique. Produit de la force matérielle, un mouvement politique s'illumine de tant d'éclat, pèse avec tant de vigueur, commande avec tant d'autorité, qu'il règne à l'instant même, se légitime, se fait reconnaître, quoi qu'on en ait. Pourvu qu'il soit accepté ou souffert par le faisceau des volontés collectives, peu lui importe de rencontrer, au sein de quelques consciences, des antipathies latentes et des désaveux secrets. Un mouvement social ne se produit point ainsi : résultat d'une action plus lente et plus douce, il intéresse moins la masse et davantage l'individu : pendant que le mouvement politique gronde seulement à la porte, il vient s'asseoir au foyer de la famille, s'adresse à la raison et au sentiment, dispute son terrain pied à pied, et lutte longtemps avant de pouvoir s'établir. Le mouvement politique s'impose en bloc ; le mouvement social se laisse marchander ; l'un frappe, l'autre discute ; l'un a des baïonnettes pour se faire

obéir, l'autre n'a que sa parole ; l'un peut se contenter d'un succès négatif, l'autre a besoin d'une adhésion complète et sincère.

Cette différence explique pourquoi, dans l'histoire du monde, nous voyons tant de conquérants qui réussissent, et tant de réformateurs qui échouent. Bien des changements ont eu lieu depuis l'établissement du christianisme, dans la destinée des empires, sans que la constitution sociale, telle qu'elle a découlé de la révélation chrétienne, en ait été troublée autrement qu'à la surface. Des réformes religieuses, des schismes retentissants, comme ceux de Luther et de Calvin, n'ont pu même établir entre les deux familles, orthodoxe et protestante, une différence telle qu'on puisse dire aujourd'hui que les deux sociétés se sont séparées, comme l'ont fait les deux églises. Il y a plus : entre la loi qui gouverne la civilisation actuelle et celle qui régissait les civilisations anciennes, il existe, comme on le sait, une foule de liens et d'analogies qui trahissent une filiation irrécusable. Nos codes sont latins, nos arts sont grecs ; nos usages et nos mœurs donnent la main aux mœurs et aux usages antiques. Partout où un code social est parvenu à s'enraciner, les mêmes symptômes de vitalité et d'énergie ont marqué son existence. Vingt siècles et six conquêtes successives n'ont pas entamé la loi indoue, ses sacrifices sanglants et ses inflexibles catégories : le contact journalier de l'Eu-

rope a glissé, sans pénétrer bien avant, sur l'islamisme et ses farouches défiances. Ainsi, de quelque côté que l'on porte le regard, à quelque race que l'on s'adresse, on rencontre partout, dans l'état social d'un peuple, une fixité ennemie du changement, un éloignement profond de tout ce qui ressemble à une expérience. Toute civilisation est une masse; elle résiste par son poids.

Si les choses ont marché de la sorte, il ne faut pas croire que cela provienne du manque de réformateurs. Non, les réformateurs n'ont jamais failli au monde; c'est le monde qui leur a fait défaut. A diverses époques se sont révélés des esprits inquiets, qui, prenant pour point de départ les vices inhérents aux sociétés humaines, ont voulu en tirer la conclusion d'une réforme nécessaire et préparer les voies à un ordre meilleur. Sans parler des utopistes du second ordre dont les spéculations ne sont pas arrivées jusqu'à nous, combien d'hommes illustres dans la science ou dans les lettres n'ont-ils pas cherché à déplacer notre milieu social, et à lui créer, dans les sphères d'une moralité plus pure, d'autres conditions de vie et d'équilibre! Il ne serait pas nécessaire de remonter bien haut dans l'histoire des théories audacieuses, ni même de franchir le seuil du dix-neuvième siècle, époque de témérité s'il en fut, pour trouver des hommes qui, malgré la réserve que commandaient les temps, ont rompu une lance contre

la civilisation moderne, soit à l'aide de fictions plus cruelles qu'un blâme direct, soit au moyen de projets de réforme étudiés et méthodiques, soit enfin en mêlant la pratique à la théorie, l'action à la spéculation. Que sont Thomas Morus, Daniel de Foë, Zinzendorf, Fénelon, J.-J. Rousseau, Fontenelle, G. Penn, l'abbé de Saint-Pierre, si ce n'est des réformateurs qui se présentaient armés d'un système, ou original, ou écho d'autres systèmes ? Eux aussi, ils avaient vu par combien de points la société est vulnérable, combien les relations y sont mêlées d'hypocrisie et d'intrigue, de perfidie et de mensonge, de haine et de corruption, de jalousie et de défiance ; combien les bonnes natures y sont livrées sans défense aux mauvaises, et à l'aspect de tant de misères, eux aussi, pris d'une sainte compassion, ils s'étaient demandé si, même en faisant sa part à la dépravation humaine, il n'était pas possible de réaliser quelque chose de plus lumineux que ce chaos, de plus harmonieux que cette discordance, de plus logique que cette anomalie. De là des essais dans lesquels ces esprits supérieurs ou ingénieux ont cherché pour l'humanité des combinaisons plus normales, tantôt dans une autre éducation, tantôt dans d'autres éléments de moralité ; de là des pages éloquentes, que l'univers a lues sans vouloir, sans pouvoir s'amender dans la direction d'idées qu'il accueillait avec faveur, soit que ces idées fussent

inapplicables, soit que la force de la routine l'emportât sur les velléités fugitives d'une métamorphose. La *Salente* de Fénelon avec sa magistrature de vieillards, l'*Utopie* de Thomas Morus avec son roi couronné d'épis, furent impuissantes, l'une et l'autre, à déterminer un essai de réalisation dans les voies du modèle. L'exemple des établissements moraves, bien plus concluant encore, ne poussa point l'univers dans les expériences du ménage commun et du travail sociétaire ; l'*Émile* n'eut guère plus d'influence sur l'éducation du premier âge que le *Contrat social* sur les institutions de l'âge viril ; enfin, la fraternité, l'union entre les hommes, si oubliées depuis le Christ, se ressentirent aussi peu des colonisations religieuses de Guillaume Penn que des pacifiques conseils de l'abbé de Saint-Pierre. Et encore étaient-ce là, nous le répétons, ou de grands écrivains qui ne traversèrent point leur siècle obscurs et inaperçus, ou des esprits éminents qui s'étaient, à d'autres titres, emparés du respect et de l'attention des hommes.

A Dieu ne plaise que nous voulions verser un froid découragement sur ces organisations ardentes qui se passionnent pour l'inconnu et s'immolent à sa recherche ! Autant que personne nous sentons le prix de ces dévouements opiniâtres et reconnaissons l'ascendant de ces vocations impérieuses. C'est le plus noble emploi que l'homme puisse faire de ses

facultés, et, dans une société où tout procède du calcul, il faut tenir un grand compte de ce qui se base sur le sacrifice. Cette vie de révolte ouverte avec les idées reçues a, il est vrai, ses charmes ignorés de la foule, ses émotions, ses joies, ses compensations inespérées ; mais, en revanche, que de combats, que de mécomptes, que d'amers et douloureux désappointements ! Oui, que les esprits nécessairement et fatalement liés à des œuvres de pure spéculation, travaillent pour l'avenir, sinon pour notre siècle, cela importe à l'humanité, qui, plus tard, classera et contrôlera leurs théories. Même quand ils échouent, même quand ils s'égarent dans de fausses routes, ces penseurs méconnus ont droit à la bienveillance, à la sympathie des générations. C'est une rude tâche que celle de réformateur : leur couronne n'est pas exempte d'épines, et pour un qui réussit, mille tombent ignorés sur les chemins.

II

VIE ET TRAVAUX DE CHARLES FOURIER. — SON ÉCOLE.

Charles Fourier est l'homme d'une idée exclusive. On peut dire qu'il a traversé ce monde sans s'y mêler. Il a ignoré l'art de se faire deux existences, l'une dans le domaine de sa fiction, l'autre sur le terrain de la réalité. Enfant et adulte, deux faits le

frappèrent : l'un, à l'âge de cinq ans, fut une réprimande subie parce qu'il avait, dans le magasin de son père, marchand de draps à Besançon, contrarié un mensonge de boutique par la révélation naïve de la vérité; l'autre, à dix-neuf ans, fut une submersion volontaire de grains, à laquelle il dut assister à Marseille, en sa qualité de commis d'une maison de commerce. Ces deux faits, et il se plaisait à le rappeler souvent, lui ouvrirent les yeux sur la nature des relations humaines : d'une part, il vit le mensonge imposé à l'enfance et dominant dans les transactions; de l'autre, il vit le monopole fondant ses bénéfices sur l'anéantissement des produits. Double fausseté, double perfidie. Dès lors il pressentit qu'un ordre nouveau pouvait raisonnablement se baser sur la sincérité dans les rapports et l'harmonie dans les intérêts.

Ainsi prévenu dès ses premiers pas dans le monde, son rôle fut celui de l'observation et de l'isolement. Une répugnance instinctive, une défiance calculée ne lui permirent pas de s'engager tellement dans les habitudes sociales, qu'elles devinssent pour lui, comme pour les autres, une seconde nature : il ne s'y livra pas à ce point de perdre la force de les juger et l'énergie de les combattre. Fourier se fit alors une méthode qui fut celle de sa vie, la loi de sa pensée, la clef de sa découverte; il partit pour examiner ce qui se passait autour de lui et en dehors

de lui, du *doute absolu* et de *l'écart absolu :* ce sont ses termes. Redresseur soupçonneux, il put dès lors envisager les choses comme elles sont, et non comme elles paraissent à ceux qui s'abandonnent mollement, sans retour sur eux-mêmes, au courant des idées reçues. Aussi la civilisation actuelle ne se révéla-t-elle à lui que par ses non-sens et par ses désastres. Il vit l'adultère installé à l'ombre du mariage, la corruption à l'ombre de la politique, la médiocrité à l'ombre de l'intrigue; il vit l'humanité usant ses forces en luttes vaines, s'agitant au milieu de destinées confuses, s'énervant dans des chocs éternels et sans résultats; il vit tous nos travers, toutes nos douleurs, toutes nos misères, nos pauvres ambitions, nos fausses joies et notre rire mouillé de larmes. Convaincu de l'énormité du mal, il saisit alors deux flambeaux, l'un la *douleur* physique ou morale comme signe d'erreur; l'autre la *satisfaction*, le *plaisir*, comme signe de vérité; puis, ainsi armé, il chercha l'idéal du bien, et, dans sa pensée du moins, il le trouva.

Les angoisses de l'humanité n'ont qu'une cause sérieuse, selon Fourier, réelle, enracinée, profonde : c'est de ne pas comprendre les voies de Dieu, qui n'a rien fait d'essentiellement mauvais, d'essentiellement inutile. Si l'humanité ne fonctionne pas avec la même harmonie qui préside à la marche des mondes, c'est qu'on s'obstine à lui

donner une impulsion contraire à l'impulsion divine. Entre le créateur et la créature, il y a eu cinq mille ans de malentendu. Jusqu'ici en effet tous les codes de philosophie et de morale ont prétendu distinguer deux sortes d'instincts chez l'homme, ceux-ci bons, ceux-là mauvais, et l'éducation a visé dès lors à développer les uns et à comprimer les autres. Or, à quoi a servi ce travail de compression appliqué depuis bien des siècles aux mauvais penchants, si ce n'est à prouver qu'ils étaient, comme les bons, de nature indélébile et d'origine supérieure ? Ceci établi, que reste-t-il à faire maintenant, sinon à essayer si ces penchants, si ces instincts que l'on qualifie de mauvais n'ont pas, dans l'harmonie générale des êtres, un emploi, une destination nécessaire; s'ils ne sont pas, en un mot, un bienfait au lieu d'être un fléau. Rendre les passions utiles et saines, leur assurer un libre et entier développement, de manière à ce que toutes servent et qu'aucune ne nuise ; associer les facultés et les forces, tels furent, comme on le verra bientôt avec plus de détails, le point d'appui de la théorie sociétaire, les bases de la création de Fourier.

Ce fut sous l'empire de cette préoccupation qu'il publia, dès 1808, un livre demeuré longtemps obscur, la *Théorie des quatre mouvements*, auxquels il devait plus tard ajouter un cinquième mouvement, le *mouvement aromal*, qui comprend les corps im-

pondérables, l'électricité, le magnétisme, etc. La *Théorie des quatre mouvements* est déjà tout le système : dans ce que ce volume signale et dans ce qu'il sous-entend, se trouve la pensée entière de l'inventeur ; les autres livres ne seront plus que des développements et des commentaires. Déjà il s'agit d'abolir le ménage morcelé pour faire prévaloir le ménage sociétaire, d'organiser l'humanité par phalanges et d'y faire régner une harmonie générale, résultat de l'*attraction passionnée,* termes qui expriment le jeu libre des passions dans l'ère nouvelle. Tout ce qui doit plus tard faire la force et la parure de la théorie se trouve pressenti, annoncé, exprimé. L'association agricole, le travail alterné, les courtes séances, les phases cosmogoniques du globe, l'organisation par groupes et séries, la rémunération appliquée aux sciences, aux lettres et aux arts, le principe de l'analogie universelle, rien n'est omis, pas même la formule devenue célèbre : associer les hommes en *capital, travail et talent.* Cependant, malgré ses mérites, l'ouvrage est une composition bizarre et trop peu méthodique ; les formes de l'organisation y sont tellement enveloppées dans la critique, qu'elles ne s'en dégagent pas encore d'une manière suffisamment nette, suffisamment précise.

Ce qui frappe le plus un lecteur ordinaire, dans ce livre comme dans tous les livres de Fourier, c'est la puissance des études et l'étendue des lec-

tures qu'ils supposent. Fourier touche à toutes les sciences, exactes ou naturelles, avec autorité, avec supériorité ; il touche à la littérature par une foule de citations ingénieuses, à l'histoire par les preuves qu'il y puise, à l'industrie par des observations pleines de portée et de sens, aux mathématiques par les déductions sévères qu'il leur emprunte, à la philosophie par un système d'agression constante qui témoigne clairement qu'il l'a interrogée sous tous ses aspects. Et pourtant celui qui a ainsi parcouru, comme en se jouant, le cercle de nos connaissances, pour s'en isoler ensuite et les déclarer stériles, ce penseur, cet inventeur, est un simple commis marchand qui n'ose pas signer son nom, et qui ne livre au public que son prénom CHARLES, en se déclarant prêt à répondre à toutes les objections qu'on lui adressera. Hélas ! peu d'objections lui parvinrent. Charles n'eut que de rares lecteurs, et presque tous sans doute le prirent pour un visionnaire.

Fourier ne s'était pas fait illusion sur le sort de son œuvre : il connaissait les hommes, comme sa vie entière l'a prouvé ; mais sachant mieux qu'un autre que sa théorie glisserait sur les intelligences ordinaires, il espérait que tôt ou tard elle frapperait l'attention d'un homme riche ou puissant, d'un banquier ou d'un grand seigneur, qui le sait? peut-être d'un roi. Ce qu'il fallait à Fourier, c'étaient moins

des hommes sympathiques à ses idées, que les moyens de les réaliser : il ne visait plus à fonder une école ; mais il aspirait à une expérience. Il espérait que la magnificence des résultats, la beauté des solutions, leur ordonnance scientifique, la pompe des plans, leur grandeur, leur utilité, détermineraient en sa faveur, ou une intervention fastueuse, ou une grande coopération financière. Il patientait ainsi, faisant peu de bruit, parce qu'il se croyait tous les jours à la veille d'une épreuve décisive. Ce fut là une des illusions de Fourier. Ni l'aristocratie de naissance, ni l'aristocratie d'argent, ne prirent garde aux merveilles semées dans son volume. Quel intérêt auraient-elles pu avoir, ces deux puissances, à changer le monde dans lequel on leur a fait une si belle part? Elles y règnent ; que leur faut-il de plus?

Après la *Théorie des quatre mouvements,* Charles Fourier se tut pendant de longues années, méditant sur sa découverte au milieu des occupations ingrates et mercenaires d'un comptoir, espérant toujours, attendant toujours. Cependant, en 1822, il reparut devant le public avec son *Traité de l'association domestique agricole*, qu'il n'osa pas, à ce qu'il dit, intituler : *Théorie de l'unité universelle.* Cet ouvrage, annoncé en six volumes, n'en a eu que deux; mais ils suffisent aux plus nécessaires comme aux plus vastes développements de la théorie. Là Fourier

marque nettement et naïvement sa place à côté de Newton. Newton a découvert l'attraction *matérielle*, lui, Fourier, a découvert l'attraction *passionnée*. A l'un la science de la vie planétaire, à l'autre la science de la vie humaine. L'analogie universelle, l'unité harmonieuse qui préside aux fonctions de l'univers, étaient, selon Fourier, des faits incompatibles avec la destinée actuelle de l'homme, si incohérente et si misérable. Elles indiquaient suffisamment qu'il fallait rentrer dans les voies des créations normales et bien ordonnées. Ainsi toutes les passions devaient trouver leur place dans le système humain, comme les corps célestes trouvent la leur dans le système sidéral. Pour cela, il fallait les laisser obéir, les unes comme les autres, à leur loi d'impulsion inhérente, et non leur opposer un système de compression qui tend à les jeter violemment hors de leurs sphères. Que si les conditions du milieu social s'opposaient au libre développement des passions, ce n'était pas les passions elles-mêmes qu'il fallait en accuser, car les passions, bonnes ou mauvaises, sont d'inspiration divine et par cela même légitimes et inaltérables, mais bien le milieu social, création de l'homme, périssable comme lui, et pouvant se modifier à son gré.

Tout le livre de Charles Fourier et ceux qui le suivirent, le *Nouveau monde industriel* (1829) *le pamphlet contre Saint-Simon et Owen, la Fausse*

industrie, enfin les articles du *Phalanstère,* ne sont plus que les corollaires d'une théorie dès lors complète et assise. Ayant imaginé un monde dont le pivot était l'agriculture, et le mouvement l'association, Fourier tenait à en régler jusqu'aux plus imperceptibles détails, ce qui l'entraine en des développements diffus, où il n'est pas toujours possible de le suivre. Ces développements curieux et inouïs, qui demandaient un grand effort de méditation et une énergique puissance d'isolement, furent les seuls côtés par lesquels on consentit à envisager ses théories. Les parties sérieuses furent dédaignées, mais on s'arrêta sur des bizarreries de détail qui prêtaient au sarcasme. On s'occupa de Fourier pour en rire; mais ce fut là tout. Le rire est mortel en France. Il ôte la faculté et le désir d'aller au cœur des choses. Aussi l'inventeur du mécanisme sociétaire ne rencontra-t-il que des désappointements et des mécomptes, toutes les fois qu'il sollicita de la part des hommes qui dirigeaient alors le mouvement des idées, l'assistance de la plus modeste publicité. Les philosophies rivales ne furent ni plus obligeantes, ni plus justes. L'école officielle dédaigna un homme qui avait une doctrine et qui ne s'abandonnait point à toutes; le saint-simonisme, né à peine, et qui avait déjà les prétentions d'un parvenu, refusa son concours à un homme dont il s'appropriait indirectement les idées; enfin Robert Owen, qui fon-

dait à la même heure, en Angleterre, ses sociétés coopératives, répondit à quelques avances de Fourier par des fins de non-recevoir au moins dédaigneuses.

Repoussé de ce monde, il ne restait plus à Fourier qu'à vivre dans celui qu'il s'était créé. Contraint jusqu'à l'âge de soixante ans à copier des lettres pour gagner le pain du jour, son seul bonheur, ses seules jouissances, étaient dans les rêves issus de sa découverte. Il se promenait, glorieux, au milieu des populations libres et enthousiastes qui le saluaient comme un bienfaiteur et le couronnaient comme un roi ; il parlait à ces êtres, à ces enfants de ses rêves, une langue que seuls ils paraissaient comprendre, il bâtissait son Phalanstère, le peuplait, l'organisait, conduisait lui-même au travail des groupes d'Harmoniens, fondait une ville, une capitale, une métropole, unissait par le lien sociétaire l'Orient à l'Occident, le Nord au Midi, voyait proclamer un empereur du globe, et posait de sa main, sur la tête d'un savant du premier ordre, le laurier décerné par deux millions de phalanges. Douces fêtes de l'imagination, vous étiez les seules joies permises à la fière et longue pauvreté de celui qui semait ainsi des perles sur un globe idéal !

Tant de travaux, tant d'efforts, ne pouvaient pas toutefois être perdus. A défaut de monarques qui lui tendissent la main, et de capitalistes qui le

comprissent, Fourier trouva des disciples qui allèrent vers lui sans qu'il fût allé vers eux. La réalisation lui échappait, mais il allait fonder une école. Déjà, en 1814, il avait rallié à lui M. Just Muiron (1), qui, dès lors associé à son œuvre, avait vainement poursuivi l'une de ses applications dans la fondation d'un *comptoir communal*, pour lequel l'académie de Besançon refusa son concours. Mais la propagande s'était arrêtée depuis longtemps à cette acquisition isolée, lorsqu'un jeune homme, plein d'énergie et de science, M. Victor Considerant, s'attacha, se voua aux idées de Charles Fourier, comme au seul avenir des destinées humaines. Élève de l'École Polytechnique, M. Considerant apportait à l'école cette raison calme et réfléchie, cette rectitude mathématique qui marchent toujours vers le côté rigoureux des choses. Homme d'ardente exécution, il chercha à tirer sur-le-champ la doctrine sociétaire des voies spéculatives où elle se serait énervée et amortie. Charles Fourier, sûr de sa force, attendait que l'on vînt à lui, et dans les relations ordinaires il apportait la forme absolue, tranchante, impérieuse de ses théories. M. Victor Considerant chercha à faire naître quelques occasions de contact entre ce génie boudeur retiré dans sa tente et un monde qui

(1) M. Just Muiron est une intelligence d'un ordre élevé. Le livre qu'il a écrit sur la doctrine de Fourier est un beau morceau de morale et de métaphysique.

l'avait froissé, faute de le connaître. On essaya quelques moyens de propagation : des conférences furent ouvertes à Paris, dans lesquelles Fourier exposa quelques parties isolées de son système ; puis on songea à la province, et M. Considerant ouvrit à Metz le premier cours public sur la théorie.

C'était alors le moment où, après avoir jeté quelque éclat, le saint-simonisme se dispersait dans les voies du doute et du découragement. Quelques-uns de ces novateurs, et entre autres deux hommes distingués, MM. Jules Lechevalier et Abel Transon (1), passèrent sous les drapeaux de Charles Fourier, en proclamant sa supériorité. M. Jules Lechevalier ouvrit un cours à Paris et le publia ensuite par livraisons ; M. Abel Transon donna à la *Revue Encyclopédique* deux articles qui résumaient la loi sociétaire. D'autres ouvrages fortifiaient cette propagande. M. Victor Considerant produisait tour à tour *la Destinée sociale*, les *Considérations sur l'architectonique, De l'un des trois discours à l'hôtel de ville*, et *la Débâcle de la politique en France;* M. Just Muiron, les *Transactions de Virtomnius ;* Mme Clarisse Vigoureux, les *Paroles de la Providence;* M. Lemoyne, ingénieur, l'*Association par Phalanges;* M. Morize, les *Dangers de la situation ac-*

(1) MM. Abel Transon et Jules Lechevalier ont récemment déclaré qu'ils étaient depuis longtemps étrangers à la propagation des idées de Charles Fourier.

tuelle de la France; M. Paget, l'*Introduction à l'étude de la science sociale*, l'un des meilleurs résumés émanés de l'école. Peut-être aurait-on à reprocher à quelques-unes de ces publications un défaut commun ; à côté de belles qualités, ce serait celui de se préoccuper beaucoup trop de petits débats quotidiens qui devraient s'effacer toujours devant des questions de lointain avenir. Nous aimerions mieux aussi, dans la forme, plus d'onction et moins de rudesse, plus de ménagements surtout envers les hommes d'intelligence qui se dévouent au périlleux honneur de captiver, chaque matin, un public blasé et moins avancé qu'eux en toutes choses.

Grâce à ce concours de publicistes et de penseurs, la propagation prit quelque essor, et l'on dut songer à lui créer un organe. Un journal, *le Phalanstère,* fut fondé par les soins de Mme Vigoureux et de MM. G.... et Baudet-Dulary, alors député. MM. Victor Considerant, César Daly, Blanc, Chambellant, Pecqueur, Paget, Morize et Pellarin concoururent à sa rédaction. Bientôt on alla plus loin : cette réalisation, si vainement attendue par Fourier, devint l'objet d'une tentative. MM. Baudet-Dulary et Devay frères mirent en commun, à Condé-sur-Vesgres, de vastes propriétés sur lesquelles devait se poursuivre l'établissement d'une Phalange. On commença en effet les travaux ; on mit en culture une partie des friches, quoique par

le procédé banal ; on maintint en rapport les terres qui l'étaient ; on construisit quelques bâtiments d'exploitation rurale ; mais tout cela fut incomplétement fait et avec des fonds insuffisants pour la réussite. Plus tard même, les ressources manquèrent, et on s'arrêta. Il y avait eu avortement, il n'y avait pas eu essai.

Alors une chose demeura bien prouvée aux hommes d'exécution, c'est qu'il ne fallait reprendre l'expérience qu'avec des moyens plus complets. La déconvenue de Condé-sur-Vesgres fut fatale à divers titres : non seulement elle se présenta dans le public sous la forme d'une entreprise malheureuse, mais elle réagit même sur les membres de l'école. Il y eut hésitation et temps d'arrêt. Plusieurs se retirèrent pour chercher dans la politique un mobile plus immédiat, un aliment plus réel à leur activité. *Le Phalanstère* disparut; il se fit comme un silence autour de Charles Fourier.

Celui qui releva son drapeau fut encore M. Considerant ; il publia *la Phalange* et reprit les travaux de propagation. Mais, mûris par l'expérience, les disciples de Fourier ne semblent plus vouloir désormais s'isoler du monde : ils acceptent en pratique les conditions de la société actuelle, toutes réserves, d'ailleurs, faites pour l'avenir. Ce sont maintenant de simples ingénieurs qui désirent prouver à tous, et par un essai, la valeur d'un mécanisme sociétaire

renfermant en germe, assurent-ils, les plus beaux et les plus féconds résultats. Il y a plus : calculant avec justesse combien leur action sera lente et difficile sur des hommes rompus à d'autres habitudes, ils entendent opérer d'abord sur des enfants, et fonder un *institut sociétaire* où ils seront élevés selon la méthode de Fourier, et dans le sens de *l'éclosion des vocations* (1).

Voilà où en était la méthode de Fourier, surveillée par lui, appliquée sous ses yeux, quand la mort est venue le frapper à l'âge de soixante-six

(1) Durant ces trois dernières années un mouvement assez remarquable semble s'être opéré en faveur des idées de Charles Fourier. L'un de nos plus éminents professeurs d'économie politique n'a pas craint d'en produire quelques-unes, des plus simples et des plus applicables, devant un auditoire nombreux, en faisant ressortir toutefois sous quelles restrictions et à l'aide de quels tempéraments elles pourraient s'approprier à la société actuelle. Quant à l'école au sein de laquelle s'est perpétuée la tradition de la doctrine et que dirige avec une supériorité réelle M. Victor Considerant, elle est, à ce qu'on assure, en voie de progrès quant au nombre et quant au choix. Des esprits distingués s'y sont ralliés franchement et ouvertement. *La Phalange*, qui est son organe, a reçu des développements et acquis une périodicité plus fréquente Des tentatives sérieuses d'exécution semblent aussi avoir été reprises à Condé-sur-Vesgres. Deux hommes, au mérite et au caractère desquels nous aimons à rendre justice, MM. César Daly et Chambellant, se sont rendus sur les lieux pour y jeter les bases d'un établissement agricole conçu et dirigé dans le sens des idées de Fourier. L'école sociétaire ne peut pas opposer de meilleure réponse aux critiques dont elle a été l'objet. Quand elle aura marché, il ne sera plus permis à personne de lui contester la faculté du mouvement.

ans. Depuis huit mois, la maladie l'avait enveloppé de manière à ne laisser d'action qu'aux palliatifs. Pas plus à ses derniers moments que dans le courant de sa vie, ses amis n'ont fait défaut à sa glorieuse indigence. Il est mort pauvre, mais entouré de soins, comme aurait pu l'être un riche.

Fourier était petit et maigre ; mais sa physionomie avait le plus beau caractère. Il portait dans le regard quelque chose de profond et d'amer, d'élevé et de malheureux ; et sur son front pouvait se lire le problème social dont il poursuivit si longtemps la solution au milieu de l'indifférence et du sarcasme.

III

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LA THÉORIE.

Le grand tort de Charles Fourier a été celui-ci : né, pour ainsi dire, hors de nos sphères, il n'a jamais daigné comprendre qu'il fallait y vivre pour y acquérir quelque ascendant. Quand il se fut posé à lui-même, et dans l'assentiment de sa pensée, tous les termes d'une équation gigantesque, il les crut immédiatement acceptés par tout le monde. Plus il marcha dans sa découverte, plus cette prétention se fortifia en lui. Au début, mieux conseillé par le besoin d'un succès, quand il voulait parler à la foule, il se mettait à peu près à la hauteur de son oreille ;

mais quand, plus tard, il se fut enivré de sa spéculation, ces derniers ménagements cessèrent. Parce qu'il avait marché, il s'imagina qu'on l'avait suivi; il parla de sa théorie comme d'un fait régnant, d'un fait dominateur; il en parla dans une langue qu'il avait créée pour elle, et que dès lors il regardait comme universellement admise. De la part d'un créateur, cet orgueil s'explique et se justifie. Pour l'artiste, la Galatée était complète; il l'avait pétrie de sa main, il l'avait animée de son souffle, et, glorieux de la voir sourire, il ne croyait pas que personne eût le droit de nier sa vie et sa beauté.

Cet état d'extase et d'isolement, d'idée fixe et souveraine, ne permit pas à Fourier de donner à ses révélations une forme qui en rehaussât la valeur, une forme attrayante pour les gens du monde, concluante pour les savants. Exact et méthodique dans ses idées, Fourier ne l'était pas dans leur exposition; il manquait d'ordre et d'enchaînement. Aussi, pendant que l'on aperçoit toujours le lien qui unit les combinaisons sociétaires, on est quelquefois à se demander pourquoi ces combinaisons ne se déduisent pas mieux, dans les livres de Fourier, les unes des autres, et ne s'engendrent pas, pour ainsi dire. Un monde où l'harmonie doit régner aurait pu être décrit et prouvé avec plus d'harmonie. C'est que Fourier possédait moins sa théorie qu'il n'était possédé par elle. Une fois sur le trépied, il se lais-

sait aller au souffle du dieu, obéissant à sa passion, ne sachant pas se contenir dans les bornes d'une dialectique précise et d'une tempérance sévère. Sans avoir voulu ni pu, peut-être, séparer des matières bien distinctes, il mêlait la critique à l'organisation, quittant l'ordre *harmonien* pour l'ordre civilisé, censurant d'un côté, louant de l'autre, tout cela au hasard, pêle-mêle, d'une manière verbeuse et diffuse, combattant sans cesse avec des armes non acceptées, celles de sa théorie, au lieu de se tenir, comme il l'eût pu souvent, sur le terrain des faits incontestés et généraux. De là une confusion, une bizarrerie, une incohérence, qui ne disparaissent qu'après un long travail du lecteur sur lui-même et sur la pensée de l'auteur. Quand ce n'est pas la méthode qui rebute, c'est l'expression. S'exagérant peut-être les avantages d'une terminologie nouvelle pour un monde nouveau, Fourier a abusé du néologisme, systématiquement, et, disons-le, puérilement. Là, où la langue consacrée eût amplement suffi à l'évolution et à l'expression de ses idées, il a cru devoir continuer son rôle d'inventeur, et refaire le dictionnaire français en même temps que l'éducation humaine. Ainsi quand il eût pu diviser ses matières par chapitres, sections, appendices, corollaires, préfaces, avant-propos, introductions, prologues, ce qui eût été légitime et compris, il nous offre, dans son idiome, des

Cis-légomènes, des *Inter-liminaires*, des *Épi-sections*, des *Citer-logues*, des *Citrà-poses*, ce qui est une prétention au moins oiseuse et qui touche presque au ridicule.

Un autre défaut de Fourier, c'est l'abondance; non pas l'abondance qui féconde, mais celle qui noie. Infailliblement l'inventeur du monde sociétaire aurait trouvé beaucoup moins de personnes disposées à contester sa valeur scientifique, si, au lieu de jeter sa théorie dans un moule immense, il l'eût, au contraire, concentrée dans un petit nombre de démonstrations et soumise à une exposition méthodique. Ce travail de résumé devait précéder le travail du développement : l'ordonnance générale avant les détails, la synthèse avant l'analyse, ce sont là des vérités banales. Il est à regretter que Fourier leur ait désobéi. Cependant, si sévère que l'on veuille être vis-à-vis d'un esprit supérieur, on ne peut disconvenir que cette profusion de gracieux tableaux, que ce cercle confus et passionné de créations naïves, joyeuses, inattendues; que ce désordre charmant, cette incohérence de surface, qui sont une faute chez le savant, ne deviennent un titre réel pour l'homme d'imagination et pour le poëte. Les couleurs de ces paysages sont si fraîches et d'un effet si neuf, il y a tant d'éclat et tant de verve dans ces Géorgiques idéales, qu'on s'abandonne, malgré soi, au

flot descriptif, sans regretter l'appui moins fragile d'une démonstration sérieuse.

Un dernier reproche. Certes, il serait fâcheux que la science parlât un langage mielleux ; mais il ne l'est pas moins de donner un air rébarbatif aux vérités que l'on enseigne. Un savant ne doit être ni un paysan du Danube, ni un élégant du grand monde; il ne doit tremper sa plume ni dans le vinaigre, ni dans les essences. Le ton d'un homme qui démontre et qui veut attirer à lui, est un ton doux, grave, persuasif; ne concédant rien quant au fond, mais prêt à se ployer à tous les tempéraments de forme. Peut-être Fourier aurait-il dû en cela résister un peu à ses élans de franchise et de rudesse ; peut-être aurait-il fondé plus sûrement son autorité sur les intelligences, si à l'originalité de sa doctrine il eût joint ce que le saint-simonisme avait de plus que lui, l'onction dans le style et la parfaite convenance dans le langage.

Ces prémisses posées, nous allons, après avoir fait l'historique et la critique des travaux de l'inventeur, entrer dans l'exposition de ses idées. Cette exposition aurait demandé de longs volumes, si nous ne lui eussions appliqué une méthode de rigoureuse sobriété. Notre intention n'a pas été, ne pouvait pas être d'initier nos lecteurs à *tout* le système de Fourier : ce serait impossible et inutile; la route serait trop longue, et ils ne nous y suivraient pas. Qu'ils

aient une idée nette de l'ensemble de la théorie et de ses principes génératifs, c'est tout ce que nous avons voulu. Pour leur rendre cette étude plus claire, nous avons évité, autant qu'il était en nous, d'entrer dans un vocabulaire dont il eût fallu, à chaque minute, leur donner la clef. La même vue de simplification nous a fait élaguer la partie critique. Que notre univers ne soit point parfait, c'est ce qui est admis pour tout le monde, et ce qui a été victorieusement et surabondamment établi. Toute preuve de ce genre a facilement le tort de dégénérer en déclamation, et nous avons mieux aimé y renoncer que courir ce risque. Enfin, en parcourant la partie organique de la doctrine sociétaire, on verra que nous l'avons dégagée des détails qui ont attiré sur l'inventeur des plaisanteries devenues banales. On a tant abusé de cette méthode de facile appréciation, qu'il y a aujourd'hui, ce nous semble, quelque bon goût à s'en abstenir (1).

IV

COSMOGONIE ET PSYCHOGONIE.

On a fait de Charles Fourier un matérialiste, à cause de quelques mots hasardés sur la reproduction

(1) Pour compléter cette étude de Charles Fourier, et donner un idée du tour bizarre et original de son esprit, on trouvera à la fin

infinie de la matière. Nous croyons qu'il y a ici un malentendu résultant du système toujours vicieux des analogies. Si l'on voulait trouver un nom dans l'école philosophique qui répondît davantage à la loi sociétaire, Fourier serait un panthéiste à la façon des saint-simoniens, ou un sensualiste de l'école de Locke et de Condillac.

Charles Fourier n'a pas, il est vrai, abondé dans les idées métaphysiques à l'exclusion des tendances sensuelles; mais c'est, comme il l'avoue lui-même, parce qu'il voulait réorganiser le corps avant de réorganiser l'esprit, les instincts devant, dans l'ordre nouveau, être satisfaits comme les passions, les besoins comme les sentiments. La lutte entre les deux principes, le bien et le mal, d'origine philosophique, n'avait, d'ailleurs, plus rien à faire dans un système qui prenait pour point de départ la légitimité, la nécessité de tous les élans de l'âme et de la chair.

Le sommet de la doctrine de Fourier, c'est Dieu; mais en appelant Dieu esprit, il ne se déclare pas pourtant exclusivement spiritualiste. Il semble admettre, au contraire, que Dieu, l'homme et l'univers, comme êtres absolus et infinis, peuvent, par de certains côtés, s'absorber et se confondre. Ce serait à peu près la formule saint-simonienne : « Dieu est

de l'ouvrage quelques citations extraites de la partie fantastique de ses livres.

tout ce qui est, » et un transport du fini dans l'infini. Cependant, en d'autres passages, Fourier distingue le créateur de la créature, parle de Dieu comme d'un être existant de son fait, et du christianisme comme d'une croyance qui nous a ramenés à de saines notions religieuses. Dieu, d'après lui, doit être notre première étude ; c'est en cherchant en nous la révélation des instincts qu'il y a mis, leur application, leur utilité, leur sainteté, que nous devons trouver la clef des destinées futures de l'homme.

Insistant peu, d'ailleurs, sur ces données métaphysiques, Fourier fait de la nature trois principes éternels et indestructibles : Dieu, la matière, la justice ou les mathématiques. Ici, entre Fourier et les autres philosophies plus de rapprochement possible : il marche vers ses idées. Dans la toute-puissance de Dieu, il trouve la cause, et dans sa justice, la raison des destinées générales. Or la volonté universelle se manifeste et se témoigne par l'*attraction universelle ;* attraction dans l'humanité, attraction dans l'animalité, attraction dans les corps inorganiques. C'est cette attraction qui, pivotant sur elle-même, incessamment produit, incessamment détruit, incessamment conserve. De là cinq mouvements : mouvement *matériel,* attraction du monde, devinée par Newton ; mouvement *organique,* attraction emblématique dans les propriétés des substances ;

mouvement *intellectuel*, attraction des passions et des instincts ; mouvement *aromal*, attraction des corps impondérables ; mouvement *social*, attraction de l'homme vers ses destinées futures. De l'attraction universelle est née l'analogie universelle, résultant, selon Fourier, d'une loi mathématique qu'il a accusée sans la justifier toutefois. Toutes les passions ont leur analogue dans la nature, depuis les atomes jusqu'aux astres. Ainsi, les propriétés de l'amitié seraient calquées sur celles du cercle, celles de l'amour sur celles de l'ellipse, etc. N'insistons pas : ceci est plus ingénieux que vrai ; il y a là un pressentiment bizarre, mais point une conception sérieuse.

La cosmogonie de Fourier a aussi un caractère divinatoire et cette prétention à une seconde vue. Le monde, d'après lui, aura une durée de quatre-vingt mille ans ; quarante mille de progrès, quarante mille de déclin. Dans ce nombre sont enveloppés huit mille ans d'apogée. Le monde est à peine adulte; il a sept mille ans ; il n'a connu jusqu'ici que l'existence irrégulière, chétive, irraisonnable de l'enfance; il va passer dans sa période de jeunesse, puis dans la maturité, point culminant du bonheur, pour descendre ensuite vers la décrépitude. Ainsi le veut la loi d'analogie. Le monde, comme l'homme, comme l'animal, comme la plante, doit naître, grandir, se développer et périr : la seule différence est dans la

durée. Quant à ce qui est de la création, Dieu fit seize espèces d'hommes, neuf sur l'ancien continent, sept en Amérique, mais toutes soumises à la loi d'unité et d'analogie universelles. Néanmoins, en produisant le monde actuel, Dieu se réserva d'autres créations successives pour en changer la face. Ces créations iront à dix-huit. Toute création s'opère par la conjonction du fluide austral et du fluide boréal. Jusqu'ici, il n'y a eu qu'une seule de ces émissions; les autres attendent qu'on ait trouvé pour elles un autre milieu, un milieu viable, un milieu d'harmonie. Alors les hommes cultiveront le globe jusqu'au soixantième parallèle, et des orangers fleuriront dans la Sibérie : une couronne boréale, espèce d'anneau, semblable à celui de Saturne, se fixera sur le pôle-nord, dissoudra les glaces et rendra ses mers navigables. En même temps, une décomposition subite dans les eaux de l'Océan en dégagera la partie saline, et en fera une boisson agréable et utile aux navigateurs. C'est à la suite de ces phénomènes que devront se produire les créations nouvelles, toutes plus parfaites que la nôtre. Comme on le voit, ceci n'implique encore aucune preuve, et ne vaut pas qu'on s'y arrête, si ce n'est par curiosité.

En psychologie, non-seulement Charles Fourier croit et professe l'immortalité de l'âme, mais il laisse supposer qu'il admet l'immortalité, ou tout au moins la reproduction infinie de la matière. Les âmes

étaient avant la vie, elles sont après la vie; mais, pour n'être point isolées des jouissances matérielles, elles rejoignent toujours la matière. Il y a emprunt ici. Nous sommes sur les traces de la transmigration indoue et de la métempsycose pythagoricienne. Seulement avec Fourier les âmes ne descendent point dans l'échelle des êtres; les âmes humaines se transfusent toujours dans des corps humains, soit sur notre globe, soit dans d'autres. Avant la fin de la carrière planétaire, elles auront alterné huit cent dix fois d'un monde à un autre, c'est-à-dire qu'elles auront fourni mille six cent vingt-six existences, dont cinquante-quatre mille ans dans une autre planète et vingt-sept mille dans celle-ci. Quant aux planètes elle-mêmes, leur grande âme ne meurt pas, mais passe en d'autres planètes avec les âmes qu'elles portent, de manière à ce que ces dernières croissent en bonheur et en développement pendant plusieurs milliards d'années.

Si la théorie de Fourier n'eût rien produit de plus sérieux que cette Genèse, il serait demeuré, dans des données analogues, un peu au-dessous de Pythagore et de Fontenelle, et nous n'aurions point ici à nous occuper de lui. Il a, d'ailleurs, senti lui-même que cette portion de son travail paraîtrait, aux yeux du public, résulter moins d'une inspiration calme que d'une hallucination, et averti par l'attitude de

son école, qui répugnait à le suivre sur ce terrain, il a écrit ces lignes :

« Mais qu'importent ces accessoires à l'affaire principale, qui est l'art d'organiser l'industrie combinée, d'où naîtront le quadruple produit, les bonnes mœurs ; l'accord des trois classes, riche, moyenne et pauvre ; l'oubli des querelles de partis, la cessation des pestes, des révolutions, la pénurie fiscale, et l'unité universelle.

« Les détracteurs se dénoncent eux-mêmes en m'attaquant sur des sciences nouvelles, cosmogonie, psychogonie, analogie, qui sont en dehors de la théorie de l'industrie combinée. Quand il serait vrai que ces nouvelles sciences fussent erronées, romanesques, il ne resterait pas moins certain que je suis le premier et le seul qui ait donné un procédé pour associer les inégalités et quadrupler le produit en employant les passions, caractères et instincts tels que la nature les donne. C'est le seul point sur lequel doit se fixer l'attention, et non pas sur des sciences qui ne sont qu'annoncées.

« Étrange despotisme que de condamner toutes les productions d'un auteur, parce que quelques-unes sont défectueuses ! Newton a écrit des rêveries sur l'Apocalypse ; il a tenté de prouver que le pape était l'antechrist. Sans doute ce sont des folies scientifiques ; mais ses théories sur l'attraction et les

rayons lumineux n'en sont pas moins bonnes et admises. En jugeant tout savant ou artiste, on sépare le bon or du faux. Pourquoi suis-je le seul avec qui la critique ne veuille pas suivre cette règle? »

Quand un homme s'exécute ainsi, il ne reste plus rien à dire. On ne frappe pas sur une poitrine qui se découvre.

V

ATTRACTION PASSIONNÉE. — ANALYSE DES DOUZE PASSIONS RADICALES.

Nous voici à la clef, au pivot de la découverte.

Charles Fourier dit : « Le devoir vient des hommes, l'attraction vient de Dieu. » Le devoir vient tellement des hommes qu'il varie de peuple à peuple, et d'une époque à une autre. L'attraction, c'est-à-dire la tendance des passions, est tellement un fait divin, que les passions sont les mêmes chez tous les peuples, civilisés ou sauvages, dans tous les siècles, primitifs ou modernes. Dieu maintient dans ce sens la tendance des passions, malgré l'abus actuel qu'en fait l'homme, parce que les passions ainsi combinées doivent servir à l'avénement et au triomphe des destinées futures; d'où il résulte que les passions s'agitent aujourd'hui, malheureuses et comprimées, dans un milieu provisoire, pour s'établir plus tard, heureuses et satisfaites, dans le milieu que Dieu leur

a réservé. Supposer le contraire, c'est supposer Dieu inepte et incapable de diriger harmonieusement le monde. Ainsi, toute attraction est une chose naturelle, légitime, à laquelle il est impie de résister. L'attraction est la loi humaine comme elle est la loi des mondes. Autant de passions fondamentales, autant d'attractions. « Les attractions sont proportionnelles aux destinées, » ajoute Fourier. Céder à ces attractions, voilà où est la vraie sagesse, car les passions sont une boussole permanente que Dieu a mise en nous. Aussi Fourier ne balance-t-il pas entre la liberté et la compression, l'attraction et la morale. Et si le milieu dans lequel se meuvent les passions, ces impulsions divines, forme un obstacle à leur essor et à leur harmonie, c'est ce milieu, ce milieu humain qu'il faut modifier. D'où le réformateur conclut à la création d'un milieu nouveau, d'un monde sur d'autres bases. Dans ce monde, où toute latitude sera donnée au jeu des passions, cet équilibre harmonieux que leur compression n'a pu produire, naîtra de lui-même et spontanément; l'attraction poussera vers le devoir par la satisfaction de toutes les volontés. L'homme alors cessera d'être une antinomie vivante, placé qu'il est entre les impulsions de sa nature et les prescriptions de la sagesse actuelle; plus d'action comminatoire sur les élans de l'âme, sur les instincts du corps; plus de justice répressive, plus de délits, plus de peines. La con-

trainte et l'incohérence feront place à l'harmonie et à l'unité ; le nouveau mécanisme social réalisera la loi mathématique qui doit employer toutes les forces, utiliser tous les penchants, accorder toutes les impulsions, unir toutes les volontés, agir en un mot, de manière à ce que l'intérêt personnel indépendant dans ses allures, se fonde, s'absorbe dans l'intérêt général, et concoure à son agrandissement.

Avant de déchaîner ainsi les passions sur le monde, il était utile peut-être de les récapituler toutes, de les saisir, de les distribuer, de les peser attentivement, de les combiner. C'est un travail que Fourier n'a voulu déléguer à personne : il a reconnu lui-même ou cru reconnaître en nous trois buts d'attraction : le besoin du *luxe,* la propension à se *grouper,* et la tendance à l'*unité.* Le *luxe*, divisé en luxe interne et externe, comprend au premier titre la santé, au second la richesse. Comme les cinq sens sont du ressort de cette nature d'attraction, elle est, à cause de cela, subordonnée aux passions qui naissent de l'âme. La propension à se *grouper* embrasse les passions affectives, l'amour, l'amitié, l'ambition, et une quatrième passion que l'inventeur nomme le *familisme* (lien de parenté.) Ces attractions de diverse nature et de puissance variable servent à lier entre eux et à grouper les individus. Mais au-dessus de ces passions, il en existe trois autres qui leur sont supérieures, passions *rectrices,* comme

les nomme Fourier, mobiles des plus grandes actions humaines (1). Ces passions, l'inventeur les désigne ainsi : la *cabaliste*, l'*alternante* et la *composite*. La *cabaliste* est la fougue à la fois réfléchie et spéculative qui tend à diviser les impulsions afin de leur donner plus d'essor, à fixer les volontés pour une influence complexe. Dans notre monde on appellerait cette passion l'esprit d'intrigue. L'*alternante*, ou *papillonne*, est le besoin de variété irrésistible chez l'homme, la soif de situations contraires, de contrastes et de changements de scène. L'alternante se mêle à tout, elle va d'un groupe à l'autre, de série en série, engendre l'attrait par la mobilité, et éloigne la satiété par de rapides volte-faces. C'est elle qui répand le plus de bonheur sur le mécanisme sociétaire. Dans notre civilisation, cette passion se nommerait inconstance, goût du changement. Enfin la *composite*, ou fougue aveugle, est la passion qui produit les dévouements sublimes, l'inspiration dans les arts, l'éloquence de la chaire et de la tribune ; c'est celle qui s'appuie sur le besoin de grandes émotions, sur le désir de mener à bien des tâches glorieuses ou pénibles. Cela équivaut à peu près à ce que nous nommons l'enthou-

(1) Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer ici que ce rôle supérieur affecté aux passions de l'âme, indique que, tout en légitimant les passions sensuelles, Fourier a entendu les maintenir dans un état de subalternité.

siasme. Ces trois passions sont supérieures aux quatre passions affectives, qui priment à leur tour les cinq passions sensuelles.

Ainsi l'humanité compte douze passions radicales, sept de l'âme, cinq de la chair, ressorts et pivots de l'attraction; cinq passions sensitives tendant au *luxe*, quatre passions affectives tendant aux *groupes*, trois passions distributives ou rectrices tendant aux *séries*. Les premières ne touchent que l'individu, les secondes rayonnent dans un cercle d'intimité, les troisièmes intéressent la société entière. C'est le jeu libre et complet de ces douze passions, se tempérant l'une par l'autre, qui inspire à l'homme le sentiment religieux ou la passion de l'unité, laquelle résulte de la combinaison de toutes les passions, comme le blanc de la combinaison de toutes les couleurs. Et comme il y a des nuances de couleurs à l'infini, il y a aussi une foule de passions mixtes. Mais le nombre des passions proprement dites est rigoureusement de douze, et Fourier en trouve la preuve analogique, soit dans le système sidéral, soit dans la décomposition du prisme solaire, soit enfin dans la gamme musicale. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain : il a déclaré lui-même avec trop de bonne grâce qu'il s'y sentait mal assis.

VI

MÉCANISME SOCIÉTAIRE. — VIE D'UN PHALANSTÈRE.

La loi d'attraction une fois trouvée, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour arriver au procédé sociétaire. Toutefois, avant d'opérer sur ce thème de réalisation, Fourier a voulu se justifier à lui-même, par le tableau des relations actuelles, l'utilité et l'urgence d'une réforme. Habitué à ne rien voir en beau, il a un peu chargé les traits du modèle, et peint le monde sous des couleurs qui ne le flattent pas. Dans l'état agricole, morcellement fatal, exploitation égoïste et inexperte; dans l'état industriel, déperdition effrayante de forces, travail répugnant, ingrat, mal rétribué, mensonge, guerre flagrante, choc d'industries ou rivales ou parallèles; dans l'état social, lutte des diverses classes; ici, richesse insolente, là, misère farouche, fourberie dans les relations, méfiance érigée en esprit de conduite, oppression de la masse au profit du petit nombre; enfin, impuissance à se défendre contre l'univers extérieur, contre les intempéries qui usent avant le temps la santé de l'homme, et contre les épidémies qui le foudroient; voilà ce qu'il a vu, ce qu'il constate, et ce qui légitime complétement à ses yeux une aspiration vers des desti-

nées meilleures. De ces fléaux, il en est plusieurs que l'association dans l'ordre matériel peut faire disparaître ; mais il en est d'autres qui ne se retireront que lorsque l'association aura été introduite dans l'ordre moral. Pour arriver à l'harmonie des forces humaines, il faut auparavant l'établir dans les facultés et dans les passions.

Maintenant, par quelles voies pourra-t-on à l'indigence faire succéder la richesse graduée, la vérité à la fourberie, les garanties mutuelles à l'oppression, une climature régulière aux désordres atmosphériques, enfin à l'incohérence présente une marche de progrès pour la race humaine ; telle est a deuxième face de la question. Fourier en parcourt les dépendances ; il accorde un mot aux modes d'association imparfaite qui peuvent précéder le sien, examine ce qu'il nomme le *garantisme*, le *sociantisme*, la *communauté*, pour conclure de leurs vices à la supériorité de l'association *composée* ou *harmonienne*, qui est sa découverte.

Cette association, il veut la naturaliser d'abord dans l'agriculture, qu'il appelle une *industrie;* grande et précieuse industrie en effet, autour de laquelle pivotent toutes les autres. Au lieu de vastes centres qui engloutissent les populations, au lieu de bourgs, de villages, de hameaux, fondés au hasard, mal construits, aussi incohérents dans leur distribution générale que dans leur organisation particulière,

Fourier entend grouper l'humanité par *communes* ou *phalanges*, régulières pour le nombre des habitants, pour l'ordonnance intérieure et pour les conditions d'équilibre vis-à-vis d'autres *phalanges* ou communes, obéissant à des lois analogues. Il en serait de ces *phalanges* comme des corps célestes qui ont un mouvement sur eux-mêmes et un mouvement autour des corps roulant dans leur tourbillon. Le même phénomène se reproduirait au sein de la *phalange*, composée d'une infinité de petits centres ayant leur jeu propre, et leur jeu relatif à d'autres centres identiques. On va voir tout à l'heure le système à l'œuvre.

Le moteur de cette association est, nous l'avons dit, l'attraction passionnée, ce principe à mille fins. L'attraction vers le travail, c'est à cela que l'humanité pourra reconnaître qu'elle entre dans ses destinées futures. Que voyons-nous aujourd'hui? D'un côté le riche qui ne travaille pas, d'un autre côté le pauvre qui travaille avec dégoût, des deux parts répugnance. N'est-ce pas là, dit Fourier, un état anormal? Quoi! Dieu aurait imposé le travail à l'homme comme une nécessité impérieuse, et en même temps il lui aurait mis dans le cœur une horreur instinctive pour le travail! Évidemment il y a confusion. La répugnance n'indique qu'une chose, c'est que Dieu ne veut pas que le monde emploie éternellement son énergie à des besognes ingrates.

Le jour où une meilleure entente présidera à la distribution du travail, les riches oisifs disparaîtront ; ils envieront ce qui était l'attribut du peuple. Pour cela il faut que le travail soit une affaire d'option, un choix, un goût, une préférence, une passion enfin. Chacun s'adonnera à l'occupation qu'il aime, à vingt s'il en aime vingt. Une rivalité charmante, un enthousiasme toujours nouveau, présideront aux travaux humains, quand, sous la loi de l'attraction, les mortels se seront associés par *groupes*, dernière fraction sociétaire, par *séries*, qui sont l'association des groupes, et par *phalanges*, qui sont l'association des séries.

Le groupe est la sphère primitive de toute fonction, l'alvéole de la ruche sociale, le noyau de l'association. Un groupe, pour être normal, doit se composer de sept ou neuf personnes : au-dessous il serait insuffisant, au-dessus il courrait le risque de manquer d'harmonie. L'harmonie particulière d'un groupe résulte de l'amalgame des attractions tantôt divergentes, tantôt parallèles; l'harmonie générale entre les divers groupes résulte de leur caractère, soit identique, soit opposé. Dans la composition des groupes, toute passion est considérée comme ressort : ainsi tantôt c'est l'amitié, tantôt c'est l'intérêt, tantôt c'est l'amour, tantôt c'est la gloire qui domine un groupe, et, dans son sein, l'essor de toute passion doit avoir lieu en identité et

en contraste. Chaque groupe a des modes de ralliement distincts : dans les groupes d'amitié tous s'entraînent *en confusion*, c'est-à-dire se confondent, l'amitié supposant une égalité parfaite ; dans les groupes d'*ambition*, le supérieur entraîne l'inférieur, la loi de hiérarchie le voulant ainsi ; dans les groupes d'*amour*, les femmes entraînent les hommes, émancipation qui en vaut une autre ; enfin, dans les groupes de *famille*, les inférieurs entraînent les supérieurs, concession touchante faite à la faiblesse. Ces groupes se forment d'eux-mêmes au moyen de ces divers ressorts. Chaque fois que dans un groupe il y a lieu à conférer ou un titre ou un grade, on y procède par l'élection. Tous les membres d'un groupe ont voix délibérative : la majorité fait loi. Le même mode électif, les mêmes rouages d'organisation passionnée, sont appliqués aux séries, qui sont l'association des groupes, aux phalanges qui sont l'association des séries.

Après les groupes qui se composent de sept ou neuf personnes, viennent les séries (1), qui doivent

(1) Nous empruntons à Fourier une définition de la *série* et du *mécanisme sériaire*, qui jouent un très-grand rôle dans son organisation sociale, industrielle et agricole. La citation qui suit embrasse tout, pratique et théorie : c'est le système en action. Elle est extraite de la *Théorie des quatre mouvements* et reproduite dans la *Destinée sociale* de M. Considerant. On y verra au juste ce qu'est une *série*.

« Une série se compose de personnes inégales en tout sens, âges, « fortunes, caractères, lumières, etc., etc., formant contraste et

avoir de vingt-quatre à trente-deux groupes, et qui, à leur tour, forment les phalanges. La phalange comprend environ dix huit cents personnes. La demeure d'une phalange se nommera un *phalanstère*. Un phalanstère devra être un édifice à la fois commode et

« gradation d'inégalité. Plus les inégalités sont graduées et contras-
« tées, plus la série s'enchaîne au travail, produit de bénéfice et offre
« d'harmonie sociale. — On la divise en divers groupes dont l'or-
« donnance est la même que celle d'une armée. Pour en donner le
« tableau, je vais supposer une masse d'environ six cents personnes,
« moitié hommes et moitié femmes, tous passionnés pour une même
« branche d'industrie, comme une culture de fleurs ou de fruits.
« Soit la série de la culture des poiriers : on subdivisera ces six
« cents personnes en groupes qui se voueront à cultiver une ou deux
« espèces de poiriers. Ainsi on verra un groupe des sectaires du
« beurré, un des sectaires du rousselet, etc. Et lorsque chacun se sera
« enrôlé dans les groupes de ses poiriers favoris (on peut être mem-
« bre de plusieurs), il pourra se trouver une trentaine de groupes
« qui se distingueront par leurs bannières et ornements et se forme-
« ront en trois, ou cinq, ou sept divisions, par exemple :

SÉRIE DE LA CULTURE DES POIRIERS

COMPOSÉE DE 32 GROUPES.

Division	*Progression numérique*	*Genres des cultures.*
1 *Avant-poste*	— 2 group.	*Coings et sortes bâtardes dures.*
2 Aileron ascendant	4 —	Poires dures à cuire
3 Aile ascendante	6 —	Poires cassantes
4 CENTRE DE SÉRIE	8 —	POIRES FONDANTES.
5 Aile descendante	6 —	Poires compactes
6 Aileron descendant	4 —	Poires farineuses
7 *Arrière-poste.*	2 —	*Nèfles et sortes bâtardes molles.*

« Il n'importe que la série soit composée d'hommes ou de fem-
« mes ou d'enfants, ou mi-partie, la disposition est toujours la

élégant, dans lequel l'utilité n'aura point été sacrifiée au luxe, ni l'architecture aux exigences des distributions intérieures. Ce sera une vaste construction, de la plus belle symétrie, et accusant par sa grandeur les pompes de la vie nouvelle. De droite et de gauche se projetteront des ailes gracieuses re-

« même.—La *série* prendra *à peu près* cette distribution, soit pour « le nombre des groupes, soit pour la distribution des travaux. Plus « elle approchera de cette régularité en gradation, mieux elle s'har- « monisera et s'entraînera au travail.—Si la série est formée régulière « ment comme celle que je viens de citer, on verra des alliances entre « les divisions correspondantes. Ainsi l'aile ascendante et l'aile des- « cendante s'allieront contre le centre de *série* et s'entendront pour « faire valoir leurs productions aux dépens de celles du centre : les « deux ailerons seront alliés entre eux et ligués avec le centre pour « lutter avec les deux ailes. Il résultera de ce mécanisme que cha- « cun des groupes produira à l'envi des fruits magnifiques. — Les « mêmes rivalités et alliances se produisent entre les divers groupes « d'une division... — Viennent ensuite les intrigues de série à série « et de canton à canton qui s'organisent de la même manière. On « conçoit que la série des poiriers sera fortement rivale de la série « des pommiers ; mais elle s'allira avec la série des cerisiers, ces « deux espèces d'arbres n'offrant aucun rapprochement qui puisse « exciter la jalousie entre les cultivateurs respectifs.

. . . . . .

« J'ai dit que les séries ne peuvent pas toujours se classer aussi « régulièrement que je viens de l'indiquer ; mais on approche, « autant qu'on le peut, de cette méthode qui est l'ordre naturel et « qui est la plus efficace pour exalter les passions, les contre-balan- « cer et les entraîner au travail. L'industrie devient un divertisse- « ment aussitôt que les industrieux sont formés en séries progres- « sives. Ils travaillent alors moins par appât du gain que par effet « de l'émulation et des autres véhicules inhérents à l'esprit de « série. »

(*Nouveau Monde industriel.*)

pliées sur elles-mêmes, en fer à cheval. Là, loin du centre de la grande famille, doivent s'installer les métiers bruyants. Ce palais sera double dans son étendue, avec des corps de bâtiment assez éloignés l'un de l'autre pour former des cours intérieures et ombragées, promenoirs des vieillards et des convalescents. Au milieu du bâtiment principal s'élèvera la tour d'ordre, siége du télégraphe, de l'horloge, et des signaux chargés de transmettre les instructions nécessaires aux travailleurs disséminés dans la campagne. Le théâtre et la bourse trouveront leur place dans la même enceinte. A la hauteur du premier étage, et dans tout le pourtour de l'édifice, régnera une rue-galerie, chauffée en hiver, aérée en été, et offrant, d'un atelier à l'autre, une communication facile et à l'abri de toutes les intempéries. Au besoin cette rue-galerie servira encore de salle d'exposition aux objets d'art et aux produits industriels de toute espèce.

Dans un phalanstère, tout sera organisé pour une vie attrayante et libre, une vie au goût de chacun : commune, si l'on veut ; solitaire, si on le préfère. On y poursuivra deux objets : la commodité générale et le bien-être individuel. Les logements, les salles de réunion, les réfectoires, les ateliers, les cuisines, les caves, les greniers, les offices, tout y sera disposé de manière à assurer des rapports prompts et faciles, des distractions variées, un ser-

vice économique et intelligent. Chaque famille trouvera à se loger suivant sa fortune et suivant ses besoins, sans qu'il en résulte jamais pour elle une humiliation dans le contraste si elle est pauvre, un motif d'orgueil si elle est riche.

Maintenant, à ceux qui s'effrayeraient de la mise de fonds nécessaire pour assurer tant d'aisance et réaliser tant de merveilles, Fourier répond qu'un phalanstère de dix-huit cents âmes ne coûtera guère plus à construire que les quatre cents chaumières d'une commune française égale en population. Encore le phalanstère, une fois établi avec grandeur et solidité, sera, pendant plus d'un siècle, à l'abri des grosses réparations, tandis que, dans le même intervalle, on aura rebâti sept ou huit fois les masures de la commune française. Puis, la fondation achevée, il y a un autre compte à dresser, celui des économies du ménage sociétaire. Ainsi une immense cave remplacera quatre cents caves, une vaste grenier quatre cents greniers, une cuisine avec un personnel réduit, quatre cents cuisines avec les quatre cents femmes qu'elles absorbent sans les occuper, enfin une gigantesque blanchisserie, quatre cents blanchisseries. Tout ces ateliers d'usage commun marcheront à l'aide d'une machine à vapeur qui fournira, en outre, de l'eau chaude dans tous les appartements du phalanstère.

Cependant, au dehors de l'édifice, la campagne

a changé d'aspect : les haies, les fossés, ces emblèmes de servitude et de défiance, ont disparu ; les chemins ont été combinés de manière à ménager l'espace. En échange de leurs terres, les propriétaires du sol ont reçu des actions transmissibles qui représentent la valeur de l'apport, et désormais cette vaste plaine pourra être exploitée comme si elle appartenait à un seul homme. Ainsi doivent disparaître, par le fait seul de l'association, tous les inconvénients de la culture morcelée et la propriété parcellaire. Une seule gestion, appuyée sur de grands capitaux, préside au mouvement de la richesse générale, et réalise la plus grande somme possible de produits. Il en est de même des ateliers industriels. Au lieu de ces échoppes multipliées à l'infini, tristes, solitaires, sales et incommodes, voici des ateliers immenses et joyeux, aérés, salubres, où les machines viennent en aide aux forces de l'homme, et rendent le travail à la fois moins dur et plus régulier.

A ces avantages se joindront encore, dans un phalanstère, ceux qui résultent d'une meilleure organisation du travail, Le travail, en mécanisme sociétaire, sera à la fois plus attrayant et plus parfait : plus attrayant, car il n'aura lieu que par courtes séances, et au milieu des passions enthousiastes qui doivent naître de la rivalité des individus dans les groupes, des groupes dans les séries, des séries dans

es phalanges ; plus parfait, car on lui appliquera le système de division, déjà pratiqué avec succès dans nos grandes usines. Chaque industrie, ou agricole ou manufacturière, sera divisée en autant de parcelles de travail que cela sera jugé nécessaire pour un confectionnement irréprochable, et un groupe spécial sera affecté à l'exécution de chaque parcelle. Confiées de la sorte aux mains les plus capables, tous les détails du travail humain arriveront sur-le-champ à une supériorité dont il serait difficile aujourd'hui de fixer la limite. On réunirait ensuite ces éléments épars dans les divers groupes pour former une variété industrielle et la résumer en série. En agriculture, par exemple, étant donnée la culture du poirier, une série ou deux séries y seraient affectées, avec des groupes spécialement voués au soin de chaque espère. En industrie manufacturière, même division, même répartition parmi les diverses aptitudes. Voici d'ailleurs la formule scientifique de Fourier pour de semblables formations : « Chaque espèce d'industrie donne lieu à autant de groupes qu'elle offre de variétés, et chaque groupe se divise en autant de sous-groupes que la division de son industrie fournit de fonctions. » De cette division infinie du travail, de cet état des travailleurs toujours en présence les uns des autres, toujours en rivalité, soit pour la perfection, soit pour la rapidité d'exécution, doivent naturellement

et nécessairement sortir, assure Fourier, des résultats ignorés jusqu'à nous, des œuvres plus belles et plus vivement accomplies. Du reste le membre d'un groupe ne lui est pas tellement identifié, qu'il ne puisse pas faire partie d'autres groupes, et par conséquent se mêler à d'autres travaux ; d'où il suit que chaque industrie compte un grand nombre de sectaires éparpillés dans la phalange, et peut, de la sorte, combiner à l'infini ses rivalités. Ce changement, cette mobilité heureuse ont en outre un grand avantage qui est d'engrener entre eux, par des rouages volontaires et fortuits, tous les groupes et toutes les séries.

Ainsi voilà le travail réalisé avec facilité, avec ardeur, avec enthousiasme : chaque individu, chaque groupe, chaque série y a concouru. L'œuvre y a porté ses fruits : des bénéfices sont acquis, quadruples, à ce que prétend Fourier, de ceux que l'on obtient par les procédés actuels. Il s'agit maintenant de les distribuer d'après le mode sociétaire, c'est-à-dire en raison du CAPITAL, du TRAVAIL et du TALENT. Pour cela, un lot sera fait à chacun de ces agents de production ; et la loi de l'intérêt commun conseillera, plus qu'on ne pense, une répartition équitable. En effet, les capitalistes, ne pouvant espérer de beaux dividendes qu'à l'aide de bons ouvriers et de bons projets, voudront que les lots de talent et de travail soient sincèrement et convenablement établis,

et les non-capitalistes, ne pouvant employer les procédés avancés qu'à l'aide de capitaux, chercheront à les attirer en les rétribuant d'une manière généreuse. D'où l'on peut augurer qu'au lieu de s'attribuer la part du lion, chacun des intérêts associés tendra plutôt à se dépouiller en faveur des autres (1).

Quand trois lots auront été faits, l'un pour le capital, l'autre pour le travail, le troisième pour le talent, viendra le tour de la répartition par individus. A l'égard des capitalistes, le mode ne fait pas question ; le bénéfice sera en raison de l'apport. Mais pour le travail et le talent, une difficulté se présente, c'est d'avoir l'échelle du talent et la mesure de l'importance du travail. Ici Fourier s'écarte hardiment des routes battues ; ce n'est pas le travail brillant qui aura le pas sur les autres, mais le travail nécessaire. Il fait la part du pauvre avant celle du riche, la part des bras avant celle de l'intelligence. La masse le préoccupe beaucoup plus que l'individu, et il juge l'œuvre dans son influence sur les besoins collectifs. Il classe donc les travaux en travaux de nécessité, travaux d'utilité, travaux de

(1) Voici la distribution que propose Fourier, en la déclarant susceptible de modifications :

4 douzièmes au capital,
5 douzièmes au travail,
6 douzièmes au talent.

simple agrément. Les travaux d'agrément seront les moins rétribués, les travaux utiles le seront davantage, les travaux nécessaires plus que les deux autres. Sous le régime actuel, c'est à peu près l'inverse. Fourier, calculant que les travaux nécessaires sont presque tous d'une nature répugnante, a dû, pour y introduire l'attraction, les rendre beaucoup plus lucratifs que les autres, et en revanche, il n'a attaché qu'une bien moindre prime aux travaux attrayants par eux-mêmes. Cette combinaison est une des plus séduisantes théories d'équilibre qui se soient faites ; elle conclut entièrement à l'avantage de ce qu'on nomme aujourd'hui la classe pauvre. Les travaux nécessaires, durs et pénibles, étant presque tout le lot du peuple, le peuple, dans le mécanisme sociétaire, serait tout à coup placé non-seulement hors des voies du besoin, mais encore sur le chemin de la richesse. Cette nouvelle justice distributive déterminerait en outre une rotation perpétuelle, un renouvellement incessant dans le personnel des classes, et y détruirait le germe des rivalités haineuses qui les déchirent aujourd'hui. L'harmonie universelle y trouverait un gage de plus. Ce qui la garantirait mieux encore, c'est l'absence de toute misère réelle dans ce monde idéal. Il n'y a plus de pauvres dans un phalanstère ; le pauvre y est aboli. Tout sociétaire est forcément, malgré lui, à l'abri du besoin. Sa présence dans la communauté

lui donne droit à un *minimum* en toute chose : nourriture, logement, vêtements, ustensiles. Ce *minimum* lui est dû, c'est la clause formelle de l'association. De son côté, il doit, il est vrai, son travail, mais sous une loi qui affecte une haute paye aux besognes les plus rudes, il lui faut peu d'efforts pour s'acquitter d'abord, et capitaliser ensuite.

Quant à la distribution des lots du talent, elle serait des plus simples, car on aurait pour bases les titres ou les grades des individus, et comme les grades et les titres se confèrent, ainsi qu'on l'a vu, par la voie élective, les bénéfices seraient, en définitive, en raison des mérites déjà couronnés et d'un ascendant acquis. En dehors de cette loi applicable aux intelligences de second ordre, se trouveraient néanmoins les grands artistes, les industriels célèbres et les savants illustres. De tels hommes n'appartiendraient ni aux groupes, ni aux séries, ni aux phalanges, mais à l'humanité entière. Le globe se chargerait de leur rémunération. Dans le mécanisme sociétaire, ces hommes d'élite sont placés en dehors des autres, quant aux conditions de travail. Seulement, lorsqu'après un long repos ils ont produit leur œuvre, un jury s'assemble dans la métropole du monde pour leur voter une récompense. Qu'on se figure, par exemple, Jacquart ou Watt, Newton ou Corneille, se présentant devant ce tribunal souverain ; Jacquart avec son métier, Watt avec sa ma

chine à vapeur, Newton avec sa théorie de l'attraction, Corneille avec sa plus belle tragédie. A l'instant même et avant toute gloire chanceuse, il serait voté à ces grands hommes une rémunération à prélever sur chaque phalange. Supposez cinq francs par phalange, et cinq cent mille phalanges dans le globe; le jury aura décerné à l'inventeur deux millions cinq cent mille francs. Jacquart ne mourra plus dans un état voisin de l'indigence, après avoir enrichi l'univers.

Tout basé qu'il est sur une parfaite égalité de rapports et une complète liberté de mouvements, le mécanisme sociétaire reconnaît des hiéarchies de diverses sortes : hiérarchie de passions, hiérarchie de caractères, hiérarchie d'âges, hiérarchie de fonctions, hiérarchie de travailleurs, hiérarchie de souveraineté. Quand Fourier n'exprime pas directement ces distinctions ni ces nuances, il les sous-entend. Ainsi, parmi les passions, les trois passions rectrices, ou, comme il dit, *mécanisantes*, priment les passions affectives, qui, à leur tour, commandent aux passions sensitives. Il en est de même des caractères dont Fourier fait une sorte de clavier humain, susceptible d'autant de combinaisons que peut l'être l'harmonie musicale. La hiérarchie des âges se présente sous un autre aspect : l'âge mûr en est le centre ; les deux ailes, l'une ascendante, l'autre descendante, sont, d'un côté, les années intermé-

diaires de l'enfance à la virilité ; de l'autre, celles de la virilité à la décrépitude. Pour la hiérarchie des fonctions, il n'y a rien à expliquer, c'est l'élection qui les confère ; mais la hiérarchie du corps de travailleurs, qu'on a vu dans ses alvéoles, le groupe, la série et la phalange, se développe dans la sphère supérieure, et forme, successivement, la ville, la province, la capitale, la métropole continentale, la métropole universelle, enfin les armées industrielles. La phalange est un type d'association, un type étroit, mais complet; c'est le reflet de la vie humaine. Cependant une phalange isolée n'aurait pas toutes ses conditions d'avenir, si elle n'attirait pas dans son tourbillon d'autres phalanges, qui, avec leur mouvement propre, auraient aussi un mouvement autour d'elle et par rapport à elle. Entre phalanges, les combinaisons sont les mêmes, les liens sont les mêmes qu'entre les groupes et les séries. Les phalanges sont sollicitées à une association par des sympathies, par des intérêts, par des objets d'utilité commune, tels que des ponts, des canaux, des routes, à l'exécution desquels toutes et chacune ont concouru. Bientôt, en dehors des phalanges, se créeront de grands entrepôts, de grands établissements scientifiques, de grandes manufactures, des bourses, des foires, des théâtres, des monuments d'art. Puis viendra la petite ville, centre général des phalanges, plus habitée l'hiver que l'été ; puis

encore la ville provinciale, ou capitale de province, assise de manière à commander un vaste rayon intérieur, ou un bassin maritime, ensuite la capitale d'un empire, enfin la métropole universelle, dont Fourier fixe l'emplacement sur le Bosphore. L'un des liens les plus puissants de cette grandiose hiérarchie serait les armées industrielles, autorités nomades et pacifiques, se portant sur tous les points où les appelleraient l'utilité et la gloire communes. Une armée industrielle devra se composer, selon Fourier, de tous ceux qui excellent dans les beaux-arts, dans les sciences, dans l'industrie ; elle sera donc une réunion spontanée et libre, où chacun s'entretiendra à ses frais. Le but sera souvent d'agrément, mais, dans plusieurs cas, l'armée industrielle devra concourir aux grands travaux du globe, à l'amélioration des climatures, aux lignes importantes de communication, à la construction de vastes édifices, à la prompte réparation des calamités publiques, comme les inondations et les incendies.

Vient ensuite la hiérarchie de souveraineté. Dans Fourier, cette souveraineté est multiple ; elle demande des titulaires à tous les instincts, à toutes les facultés, à toutes les aptitudes, à toutes les passions ; elle est en outre alternée, périodique, mobile, capricieuse ; elle ne pèse point, elle n'offusque point. La souveraineté est, dans certains cas, héréditaire ; mais elle n'emporte aucune attribution formelle ; la

loi élective a réglé les fonctions et les grades. Les titres de souveraineté s'échelonnent depuis l'*unarque,* qui commande à une phalange, jusqu'à l'*omniarque,* qui est l'empereur du globe. Il y a un *duarque* pour quatre phalanges, un *triarque* pour douze, un *tétrarque* pour quarante-huit, et ainsi de suite ; le *douzarque* règne sur un million de phalanges. L'omniarque vient au-dessus ; c'est le treizième grade ascendant de la hiérarchie.

Le cercle dans lequel se meut le pouvoir de ces chefs a été si minutieusement tracé, qu'il équivaut à peine à un patriarcat dévolu aux plus anciennes familles. L'élection universelle dans toutes les fonctions, et une liberté illimitée acquise désormais aux passions de l'homme, comme loi sociale et absolue, font de la souveraineté un titre presque honorifique, un titre de luxe, d'apparat. Autour des chefs plus de gardes, plus de bourreau à leurs ordres, plus de tribunaux sous leurs mains. La liberté est complète, puisque tous les penchants sont légitimes, l'égalité ne l'est pas moins, puisque, dans les phalanges, l'éducation est la même pour tous, les fonctions accessibles à tous, les voies de fortune et de grandeur ouvertes à tous, et aux mêmes titres. Quel rôle reste-t-il à un pouvoir dans une société ainsi faite ? Il s'agit seulement de savoir si cette société pourrait fonctionner.

Cette liberté dont on vient de parler, Fourier

l'attribue en dose égale aux deux sexes ; il fait mieux, il ne distingue pas. Si, chez lui, la femme ne joue pas le rôle important et exagéré qu'a voulu lui attribuer le saint simonisme, du moins lui reste-t-il une part assez belle pour qu'elle ne crie pas à l'oppression et au sacrifice. Dans le mécanisme sociétaire l'homme domine, il est vrai, la femme dans les rapports d'ambition, mais la femme y domine l'homme dans les relations d'amour et de famille. Voilà donc que la femme est déjà le pivot du ménage ; mais Fourier ne prétend pas l'y tenir dans le séquestre et dans l'isolement. « L'Harmonie, dit-il, ne commettra pas, comme nous, la sottise d'exclure les femmes de la médecine, de l'enseignement, de les réduire à la couture et au pot-au-feu. Elle saura que la nature distribue aux deux sexes, par égales portions, l'aptitude aux sciences et aux beaux-arts, sauf la répartition des genres, le goût des sciences étant plus spécialement affecté aux hommes et celui des arts plus spécialement aux femmes. »

L'une des plus vives, des plus touchantes sollicitudes de Fourier, c'est l'éducation de l'enfance et l'éclosion de ses vocations. On voit qu'il parle de l'enfance avec amour, avec bonheur ; un père n'est pas plus prévoyant et plus tendre. Il est vrai que là était tout son espoir, toute sa chance à venir. Les hommes qui ont vécu sont de fer aux idées

nouvelles ; l'enfance est une cire molle qui reçoit et garde toutes les empreintes. Aussi il faut voir avec quel soin Fourier classe ses élèves en six tribus, en leur donnant des noms distincts et familiers ; comment il s'élève contre notre système d'éducation, qui tend à les laisser sous la direction paternelle, toujours imprévoyante, d'après lui, et imparfaite, surtout quand il faut que l'enfant choisisse la direction la plus conforme à ses instincts et à son aptitude.

Opérer le plein développement de toutes les facultés matérielles et intellectuelles, afin de les appliquer à l'industrie productive, tel est le système d'éducation de Fourier. Il le divise en cinq phases. L'une, de première enfance, est celle où les nourrissons reçoivent dans un dortoir ou *sérisière* commun les soins d'hommes, de femmes et d'enfants, formés en groupe pour ce travail. Ainsi, ces soins donnés à l'enfance ne sont plus un service banal, mais une vocation, une fonction sociale. Le rôle de nourrice a, lui-même, son importance. Fourier veut qu'une nourrice soit belle, qu'elle soit robuste, et même qu'elle ne fausse pas en chantant. Cette exigence s'explique dans un monde *harmonien*. L'enfant dort sur des hamacs et libre de langes ; on ne gêne pas plus ses mouvements que, plus tard, on ne gênera ses instincts. Dès qu'il peut marcher, son éducation commence. Alors il faut

songer à pressentir la vocation, à la solliciter, à la faire éclore ; il faut surveiller les élans de ces natures naïves, bien remarquer leur vice de choix, si c'est le *furetage,* si c'est la gourmandise, si c'est la singerie, si c'est l'amour du bruit, si c'est la malpropreté. Dans chacun de ces faits, il y a une révélation : selon qu'il manifestera telle disposition ou telle autre, telle préférence, telle manie, l'enfant sera ouvrier, ou artiste, ou industriel, ou gastronome, ou agriculteur. A cinq ans l'heure sonne pour un autre ordre d'exercices. Il s'agit d'agrandir autant que possible les passions sensitives et de pousser au développement du tact, de la vue, de l'ouïe, du goût et de l'odorat. Les cinq sens ont besoin d'une éducation, comme le corps d'une gymnastique : faute de jeu et de ressort, ils s'affectent avant l'âge et perdent toute leur subtilité De là tant de surdités et de myopies. L'éducation des sens doit, selon Fourier, restituer à la nature humaine l'énergie de ses organes, et le luxe des facultés physiques aide plus qu'on ne le suppose à la richesse des facultés morales. De neuf à quinze ans vient le tour de la vie active, de la vie sociétaire : c'est la période où les passions se manifestent par la voie de l'attraction, où les facultés se révèlent, où les vocations se trahissent. A seize ans le cercle de l'éducation est parcouru : l'enfant finit, l'homme commence.

VII

CONCLUSION.

La théorie de Fourier peut se résumer en quelques mots. Émanciper et combiner les passions, associer les facultés et les intérêts, faire prévaloir dans le monde physique et moral l'attraction sur la répugnance, trouver dans le spectacle de l'univers la voie analogique de nos destinées, voilà ce qu'il veut; et pourtant, si courte qu'elle soit, cette formule n'est rien moins que le renouvellement entier du globe. Cela tient à une merveilleuse sagacité de l'inventeur, qui, en faisant pivoter une idée, y trouve mille facettes brillantes, originales et inattendues.

Si l'on voulait maintenant établir un parallèle entre sa conception et celle des écoles rivales, on pourrait se convaincre combien elle les laisse en arrière. La théorie de Fourier, complète dès 1808, a défrayé longtemps des théories qui le désavouaient en le dépouillant. Fourier ne copiait personne; le saint-simonisme, pour ne citer que lui, s'est souvent borné à traduire Fourier. Seulement Fourier, plus sage et plus retenu, ménage-t-il, dans son association, une place au *capital,* c'est-à-dire à la propriété individuelle, que les disciples de Saint-Simon n'ont pas su respecter. Toujours grand sei-

gneur, même quand il bouleversait le monde, Saint-Simon était d'ailleurs dominé par des idées d'autorité et de hiérarchie ; homme du peuple, Fourier obéissait à un besoin d'émancipation et d'affranchissement. Ainsi, Fourier a pour lui la date et la supériorité relative des idées : évidemment l'avantage lui reste.

Entendons-nous dire pour cela que la découverte de ce dernier soit réalisable? bien s'en faut. Seulement il est plus facile de la nier que de la discuter. Elle transporte la critique sur un terrain où les points d'appui manquent; elle argumente dans l'inconnu. Objecterons-nous, par exemple, que l'émancipation des passions, idée très-peu neuve d'ailleurs en théorie, peut déterminer des résultats contraires à ceux que Fourier en attend ; que l'état sauvage, entre autres, celui où les instincts sont le moins refrénés, n'est pas, à beaucoup près, un état social que l'on puisse présenter comme type et comme modèle? A cela, Fourier nous répondra que son système emporte non-seulement le libre essor des passions, mais aussi leur satisfaction plénière, ce qui est loin d'exister dans l'état sauvage, condition de misère, de privation et d'abrutissement. Objecterons-nous encore que, pour certaines passions sensuelles, l'expérience d'une liberté sans frein est faite depuis longtemps, et que ces passions, la gourmandise, par exemple, vont toujours au delà

des satisfactions permises et raisonnables? Fourier nous répondra que les passions, dans leur incohérence et leur servitude actuelles, ont un jeu faussé qui disparaîtra dès que l'équilibre et l'harmonie régneront parmi elles, et que, dans l'ordre sociétaire, il ne restera de la gourmandise, invoquée comme obstacle, que ce qui sera juste et nécessaire pour l'amélioration des produits gastronomiques. Si nous persistons en demandant où pourra être l'utilité de la paresse, il nous sera répliqué que la paresse, fille du travail répugnant, n'est pas une passion radicale, mais seulement un vice de notre civilisation, vice annulé dans le travail attrayant, organisé par courtes séances. Ainsi du reste : le monde nouveau fournit solution à tout, et quand la controverse s'agite dans une éternelle pétition de principes, il n'y a plus qu'à se taire.

On peut néanmoins établir, dans les idées de Fourier, une ligne de démarcation entre celles qui touchent aux passions et celles qui ne traitent que des intérêts. Sur ce dernier point, plusieurs de ses combinaisons séduisent par leur originalité, et l'épreuve pourrait en être tentée sans péril. La division du sol en petites parcelles a incontestablement ses avantages : elle multiplie les propriétaires et donne de profondes racines à l'esprit de conservation ; elle protége la société contre un partage violent. Mais divers inconvénients sont attachés à ses excès. Là où

le sol s'émiette à l'infini, la petite culture domine et les bénéfices des grandes exploitations disparaissent. Bien des forces se perdent ainsi par le fractionnement et s'usent dans le détail. A ce point de vue, Fourier a eu raison de désirer une alliance entre les intérêts humains, qui aujourd'hui se séparent ou se combattent.

Le but est donc louable ; les moyens sont-ils également heureux ? c'est ce dont on peut douter jusqu'à preuve du contraire. Fourier compte beaucoup sur l'attraction dans le travail, et il s'est donné un mal infini pour trouver la formule de ce problème. Ce qu'il a écrit là-dessus fait honneur à son imagination : on ne saurait être plus ingénieux qu'il ne l'a été dans l'organisation de ces groupes industriels, exécutant la besogne par courtes séances et comme à l'envi. Malheureusement ce n'est là qu'un rêve. Le travail ici-bas est issu du devoir : son mobile n'est pas l'attrait, mais le besoin. Le novateur et ses disciples ont beau multiplier les exemples à l'appui de leur donnée, citer l'ardeur qu'apporte la jeunesse au bal, rappeler une foule d'occasions où l'on accepte la fatigue comme un plaisir. Ces faits ne prouvent qu'une chose, c'est que toute diversion, dans la vie humaine, est une joie et toute exception une jouissance. Le travail est pénible, parce qu'il est continu, obligatoire. Que le bal devienne une nécessité journalière, il cessera d'être un divertissement : c'est le conte du pâté d'anguilles. Le travail par groupes

serait peut-être charmant le premier jour ; le second jour il paraîtrait moins agréable et, au bout de six mois, il aurait quitté ses allures de fête. Fourier, qui a tant étudié le cœur humain, a dû remarquer sans doute qu'il dédaigne ce qu'il a pour aspirer à d'autres conquêtes. Cet instinct détruit tout son système. En vain espère-t-il captiver l'homme par la variété, le promener, comme un sultan blasé, au milieu de surprises toujours nouvelles. Cette variété deviendrait bientôt un tourment, une lassitude. Il n'y a qu'à jeter les yeux autour de nous pour rencontrer de ces mortels à qui le sort a tout départi, et qui n'ont d'autre peine en ce monde que celle d'être accablés de leur bonheur.

Fourier suppose également que l'une des tendances les plus énergiques de l'homme est le bruit, le mouvement en commun, l'agitation : il ne fait pas une part assez grande au besoin d'isolement et de concentration. Le sentiment qui pousse à l'amour du *chez-soi*, qui fait que l'on se clôt, même sans nécessité, qui donne tant de prix à un jardin, à un champ, à une maison, à une chaumière que l'on possède, ce sentiment, tout personnel qu'il est, a de profondes racines dans le cœur humain, et Fourier n'en a pas suffisamment tenu compte. L'intérêt que l'on prend aux choses est proportionné au droit qu'on y a, et souvent au souci qu'elles donnent. Il est certain que ce sont là des penchants étroits qu'une

civilisation élevée doit combattre ; mais la compression n'étant pas admise par Fourier, il ne peut se dérober aux conséquences de cette passion universelle que l'on nomme l'égoïsme. Le culte de l'intérêt solitaire n'est pas, comme on pourrait le supposer, un produit factice de l'état social, mais bien un instinct profond, persévérant de notre nature. Quand l'Évangile conseillait au chrétien le détachement, il voulait lutter contre le démon le plus actif de l'âme. Fourier espère tromper cette passion et en faire un instrument de bonheur ; c'est une illusion. Il n'a pas suffisamment étudié l'égoïsme, ses bizarreries, ses exigences, son despotisme. Que de gens ici-bas aiment mieux être malheureux à leur manière qu'heureux à la manière des autres !

En étudiant l'organisation du travail, telle que la conçoit Fourier, on y trouve encore une contradiction, au moins apparente. Il admet la division comme moyen de perfectionnement, mais il supprime la continuité qui engendre le dégoût. Ainsi un groupe exécutera une besogne, par courtes séances, et la quittera après l'avoir effleurée. Nous doutons que cette mobilité ait pour les travailleurs tout l'attrait qu'on lui prête. Le plus rude instant d'un travail est précisément la première heure ; il faut *se mettre*, comme l'on dit, *en train ;* la facilité n'arrive qu'à la longue. On aurait donc à essuyer la phase la plus pénible d'une tâche qu'il faudrait laisser, au meilleur mo-

ment, pour aller recommencer ailleurs et sur d'autres frais une initiation nouvelle. Évidemment c'est là un attrait fort peu attrayant. Si le travailleur n'a rien à y gagner, on peut craindre que le travail ne s'en trouve pas mieux. Jusqu'ici le perfectionnement d'un ouvrage manuel tenait à sa division en parcelles confiées à plusieurs mains. Chaque détail, ainsi traité, acquérait, comme on le devine, une plus grande valeur, le même ouvrier exécutant constamment la même chose et avec une habileté toujours croissante. Fourier maintient ce principe qui lui paraît fécond, mais il l'anéantit dans une combinaison contradictoire. Il divise le travail, mais il le livre à des mains successives. Un groupe phalanstérien aura dix, quinze, vingt parcelles de travail à exécuter : il voltigera d'un atelier à l'autre, il ne sera pas obstinément attaché à une seule nature de production. Soit; mais alors les avantages d'une pratique incessante, sur un point donné, disparaissent. Cette exécution à la légère est incompatible, ce semble, avec la supériorité du travail. Un groupe qui fait tout, qui est propre à tout, ne peut pas tout faire avec l'habileté de l'ouvrier qui n'exécute qu'une seule chose, qu'un seul détail. Pour concevoir d'autres résultats, il faut apporter, dans la question, cette foi particulière qui animait Fourier, à propos des merveilles de son monde imaginaire.

Cependant, quelque incomplètes qu'elles soient, les

combinaisons industrielles n'en demeurent pas moins la partie la plus séduisante, la plus originale de sa théorie. L'association agricole est une idée féconde qui se réalisera tôt ou tard, quand le fractionnement du sol aura porté tous ses fruits. Les moyens de Fourier n'auront peut-être jamais les honneurs d'une application vraiment sérieuse, mais on lui empruntera certainement son principe. Ainsi, quant à l'organisation des intérêts, le novateur aura laissé quelques traces de son passage, et le bruit qui se fait autour de son nom n'aura pas été vain. En revanche le mécanisme auquel Fourier veut soumettre les passions, sera moins heureux. C'est une prétention très-grande que d'aspirer à les faire concourir toutes au bonheur des sociétés, et cette prétention aurait besoin de s'appuyer sur une base plus solide que ne l'est la loi d'équilibre imaginée par Fourier. Voilà le côté faible de ses idées : c'est pourtant celui que l'on défend avec le plus de chaleur. On a voulu l'élever à la hauteur d'une démonstration mathématique, et en faire le point de départ d'une science exacte. Par un procédé d'analogie, plus ingénieux que fondé, Fourier a traité les passions comme un musicien traite les notes de la gamme, comme un physicien traite les couleurs du prisme. Rien n'est plus décevant que cette méthode. Le monde moral ne saurait être l'objet d'une science positive ; il est trop mobile, trop divers, pour que l'intelligence humaine

puisse le dominer dans son entier. Bien des passions ont échappé à Fourier dans cette analyse, et si son monde de fantaisie pouvait se réaliser, il y naîtrait sans doute des passions nouvelles qui tromperaient et déjoueraient ses calculs. Sa loi *sériaire* ne doit donc être regardée que comme un jeu d'esprit qui ne manque ni de nouveauté ni de grâce. L'imagination peut la revendiquer : la science n'a rien à y voir.

Ainsi c'est par les détails seulement, et par un petit nombre de détails, que la doctrine de Fourier a quelque chance de pénétrer dans notre monde, rebelle aux expériences. Elle est pourtant l'objet des espérances les plus vastes ; on la croit destinée à gouverner un jour les sociétés humaines. Ce sont là des chimères. Quand on aspire à réformer l'humanité tout d'une pièce, il y a trop de combats à livrer ; c'est vingt siéges dans un siége : un préjugé s'est à peine rendu qu'un autre se révolte. On a contre soi les intérêts qui s'inquiètent, les positions qui se défendent, les routines qui s'effarouchent. Un esprit spéculatif se transporte facilement dans les sphères de l'idéal ; mais un peuple ne l'y suit pas. L'humanité est comme ces malades qui aiment mieux endurer une douleur familière et connue que s'abandonner aux hasards d'une opération héroïque. Tout au plus subit-elle de loin en loin quelques progrès timides, lentement essayés, lentement consentis. Cet instinct des sociétés, s'il a ses écueils, a aussi ses

avantages : il recule peut-être le mouvement du progrès, mais il oppose une barrière utile à l'empirisme.

CHAPITRE IV.

Robert Owen (1).

I

Si nous ne concluons pas trop légèrement d'une tendance particulière à une tendance générale, il nous semble, à de certains symptômes, que le XIXe siècle s'est mis en marche vers une grande conquête, celle de la science du bien-être, jusqu'à présent plutôt pressentie que fondée. Cette science, créée par les économistes, aurait dépéri sans doute sur un terrain purement industriel, si des esprits plus vastes et plus résolus n'eussent agrandi son horizon, au point d'en faire la science même de la société.

(1) Écrit en 1838.

C'était peu, en effet, que d'avoir songé à rendre les hommes plus heureux, si l'on ne cherchait pas en même temps le procédé qui doit les rendre meilleurs ; si, en fécondant la ruche du travail, on ne la défendait pas contre les frelons qui en dévastent les alvéoles ; si, en faisant jaillir du sol de nouvelles sources de richesses, on n'en laissait pas approcher les bouches les plus altérées et les lèvres les plus arides. Ainsi comprise, cette science manquait de justification et de moralité. Sa venue ici-bas n'empêchait rien, ne réparait rien : elle n'apportait aucune trêve à l'interminable combat que se livrent la fortune et l'indigence, la force et la faiblesse, l'habileté et la droiture ; aucun remède à cette maladie de langueur qui attaque l'humanité dans les sources mêmes de la vie ; elle laissait l'empire où il est, entre les mains des plus audacieux et des plus adroits.

Qu'on ait accusé, dans ce point de vue, la science du bien-être d'aboutir à un matérialisme sans grandeur, à une autre adoration du veau d'or, c'est ce qui se conçoit et s'explique. Mais pour la bien juger, pour la saisir complétement, il fallait sortir de ces perspectives étroites. Toute science relative à l'homme est double comme lui : elle ne peut pas intéresser la chair, qu'elle n'intéresse aussi l'esprit. C'est la condition de notre existence. Comme le géant de la Fable, l'homme doit, de temps à autre, toucher à la terre pour se fortifier dans son élan vers le ciel, et

cette oscillation incessante entre un spiritualisme et un sensualisme toujours perfectibles et toujours progressifs, constitue la vie du monde comme elle est la vie de chaque individu. Que le corps s'affaisse trop vers notre limon, l'âme à l'instant se révolte et le contient ; que l'âme aspire trop vite à l'infini, le corps à son tour résiste et la modère. Telle est la loi humaine, et par conséquent celle de toute science humaine.

Les hommes auront donc beau faire, ils ne parviendront pas à séparer ce que Dieu a joint, et de même que l'idéalité pure frappera l'air comme un vain son, quand on voudra l'isoler des réalités de la vie, de même aussi la réalité la plus éclatante aura toujours besoin, pour se féconder, de quelques rayons dérobés à l'idéal. Qu'on ouvre le livre du monde, on y trouvera cette histoire écrite sur chacune de ses pages ; on y verra l'ascétisme chrétien dominant le sensualisme païen, et dominé, à son tour, par d'irrésistibles désirs de satisfaction terrestre ; on y saisira sur le fait les deux éléments de notre nature, marchant par un sentier commun, vers des affranchissements successifs et parallèles. En effet, si l'on étudie leurs phases, les servitudes de l'esprit ont été brisées en même temps que les servitudes du corps. Dans l'ordre intellectuel, la servitude de l'animalité a dû tomber devant la révélation évangélique, fille des philosophies anciennes ;

la servitude de la foi aveugle devant la liberté d'examen ; enfin la servitude du doute et de l'incrédulité, ce joug fatal de notre époque, tombe et s'efface peu à peu devant le pressentiment confus d'un spiritualisme raisonné et d'une foi intelligente. Dans l'ordre matériel, la progression est la même : la servitude de la personne a été abolie avec l'esclavage ; la servitude du travail ou de la fonction, avec les priviléges féodaux ; enfin la servitude du besoin, cette torture actuelle, doit s'abolir prochainement par une meilleure distribution des richesses et une plus heureuse combinaison des forces sociales. Ainsi, pour l'esprit et pour le corps, voilà trois affranchissements successifs, trois affranchissements parallèles.

Maintenant, si l'on interroge l'humanité sous ce double aspect, il est facile d'entrevoir sa marche vers une moralité nouvelle et un bien-être nouveau. Peut-être semblera-t-il, au premier coup d'œil, qu'une science dont les racines sont dans le cœur même de la réalité, doit moins précéder que suivre la régénération d'une spiritualité vieillie. Mais c'est là, nous le craignons, une des mille erreurs sur lesquelles vivent, depuis longtemps, les écoles de métaphysique pure. Qu'on ne couronne pas la matière, soit ; mais qu'on ne la nie pas. Aujourd'hui, par exemple, l'âme souffre et doute, l'âme s'engourdit, s'abdique presque : déshéritée de la foi naïve de nos pères, elle n'a pas trouvé encore cette foi sérieuse

et raisonnée promise à l'avenir. Qui la retient donc, cette âme immortelle? déserterait-elle ainsi ses destinées? Non, mais au moment où, fatiguée d'une longue nuit, elle va battre l'air de ses ailes éperdues, pour voir si la lumière point et de quel côté, le corps, en despote qui veut être obéi, pèse sur ses élans divins et l'enchaîne au service d'une nécessité grossière. Ainsi les misères de la chair engendrent les misères de l'esprit; ainsi une incrédulité, toute d'inertie, est la compagne du malheur comme la faim est la mère du blasphème. Le plus beau triomphe de la science du bien-être sera ce dernier affranchissement de l'âme; et c'est en cela que sa mission sera grande, religieuse et sainte. Par une distribution mieux entendue des choses nécessaires, par l'initiation de tous aux loisirs de la richesse, elle répandra sur le sol les semences d'une sociabilité plus féconde, elle rétablira l'équilibre entre les droits de la matière et ceux de l'intelligence, réglera les rapports de cette coexistence et les conditions de cette vie, donnera sa nourriture au corps, sa nourriture à l'esprit, modérera le travail des bras, afin que le travail s'établisse aussi, non-seulement dans quelques pensées, mais dans toutes les pensées.

Pour ordonner cet avenir, la science du bien-être n'aura guère de nouveaux éléments à créer. Ces éléments existent : la Providence envoie à point

nommé sur la terre ce qui importe au bonheur de l'homme. Dans quelle autre vue en effet auraient paru au milieu de nous ces merveilleuses puissances mécaniques dont les facultés nous confondent, souverainetés industrielles dont nous saluions hier l'avénement? A quoi pourraient-ils servir, ces instruments admirables, si ce n'est à relever l'homme moral en soulageant l'homme physique? D'un côté, par le fait qu'elles surpassent et humilient nos forces et nos aptitudes corporelles, ces puissances mécaniques semblent nous avertir de ne pas placer notre orgueil en des conquêtes fragiles que des moteurs inintelligents peuvent réaliser mieux que nous ; de l'autre, en créant les produits avec plus de facilité et d'abondance, elles semblent dire : —Nous venons payer au corps la rançon de l'esprit, afin que ce dernier puisse se retremper aux sources de sa grandeur originelle. Tel est le rôle des machines : telle sera leur fonction dans l'économie de nos destinées.

Mais voici ce qui est arrivé à leur suite, comme phénomène contradictoire. Tout bienfait d'en haut devant tourner à mal pour le monde jusqu'à ce qu'il ait été compris et appliqué selon les vues divines, il s'est trouvé que les puissances mécaniques, au lieu de fonder le bien-être, n'ont jusqu'ici enfanté que des ferments nouveaux de collision et de haine, aggravés encore par les désordres inséparables d'un vaste déplacement. A cela, quelques économistes,

portés à prendre des symptômes superficiels pour des causes profondes, ont répondu en imputant aux machines les torts de la civilisation au sein de laquelle elles fonctionnent. Ils ne pouvaient s'expliquer autrement pourquoi des agents, dont la faculté évidente est de centupler la production, laissaient, dénués des produits les plus nécessaires, les hommes qui en ont le plus besoin. Pour compléter les termes du problème, et s'éclairer sur ses résultats, il y avait néanmoins bien peu de chose à faire ; il suffisait de se dire que si les puissances mécaniques créent les produits, ce sont les hommes qui les distribuent. Une distribution meilleure, c'est toujours là que l'on vient aboutir, et c'est ce que prétend régler la science du bien être.

Qu'il demeure donc bien entendu que les machines ont paru au milieu de nous pour se résoudre, non pas en profit pour quelques-uns, mais en allégement de travail pour tous ; qu'elles doivent être, mieux comprises, non pas un élément de discorde, mais un élément d'union, d'harmonie et de paix ; enfin qu'en affranchissant le corps de sa dernière servitude, elles seront les agents les plus directs d'un spiritualisme régénéré. Grâce aux loisirs qu'elles nous préparent, le plus humble membre de la famille humaine pourra bientôt, dans la mesure de son intelligence et de ses forces, s'élever à une aspiration vers Dieu et à une vue raisonnée de son

œuvre. De là naîtra, nous l'espérons, une foi sérieuse et profonde qui s'adressera beaucoup plus à la conviction qu'à l'enthousiasme. Ce spiritualisme, complet dans ses vues, ne procédera ni par un renoncement à la terre, ni par un renoncement au ciel ; il guérira le monde de ces élans désordonnés vers l'infini, qui jettent un voile sombre sur nos jouissances mondaines, et de ces attachements exclusifs pour le fini, qui avilissent nos facultés immortelles. Ensuite, dérobant à la source de toute lumière un de ses rayons les plus chauds et les plus doux, soit qu'on appelle ce rayon divin : amour ou affection, charité ou fraternité, attraction ou bienveillance, union ou association, quels que soient son nom et sa forme, il l'appliquera à l'économie des sociétés humaines et aux rapports des hommes entre eux, réalisant ainsi, dans une harmonieuse unité, à l'aide d'un seul et même principe, la spiritualité et la moralité de la vie.

Parmi les esprits qui se préoccupent de cette régénération à venir, il en est de plus calmes et de plus patients, qui, satisfaits de voir le monde marcher sous le doigt de Dieu, dans ses voies de métamorphoses graduelles, se résignent à une initiation lente et ne cherchent pas à devancer les temps. Pourvu que la colonne lumineuse éclaire toujours la nuit de leur désert, peu leur importe que la grande caravane arrive plus tôt ou plus tard à la

terre promise. Mais il en est d'autres plus ardents qui ne subissent pas avec le même sang-froid les dures conditions du voyage, et qui, pour exciter les pèlerins paresseux, se prennent à célébrer les merveilles qui les attendent au bout du chemin. Ceux-ci se substituent au rôle que remplirent les prophètes des premiers âges ; ils entonnent le cantique de l'avenir, et présageant la ruine des cités maudites, ils chantent les splendeurs de la Jérusalem nouvelle.

Nous avons exposé les travaux et raconté la vie de deux de ces hommes, Saint-Simon et Charles Fourier. Il nous reste à parler d'un troisième, moins célèbre de ce côte du détroit, mais tout aussi digne de fixer l'attention ; génie moins original sans doute que les deux autres, mais plus évangélique, plus touchant comme personnalité ; réformateur sorti d'un atelier, et conduit de la pratique du travail à la perception d'une doctrine : c'est M. Robert Owen.

II

VIE ET TRAVAUX DE M. OWEN. — ESSAI DE NEW-LANARK. — PREMIÈRES TENTATIVES DE PROPAGANDE DANS LE ROYAUME-UNI.

Si l'on en excepte un petit nombre d'esprits qui s'intéressent aux sciences spéculatives, peu de personnes soupçonnent, en France, tout le bruit qui

s'est fait, chez nos voisins, autour de M. Owen et de son système. Pour la date des idées, c'est pourtant un contemporain de Fourier et de Saint-Simon, car bien que la manifestation première de ses vues ne remonte qu'à 1811 et à un discours public prononcé à Glascow dès avant cette époque, M. Owen avait énoncé des théories d'une hardiesse incontestable et réalisé des faits d'une importance plus décisive encore.

Né en 1771 à Newton, dans le Montgomeryshire, M. Owen fut livré de très-bonne heure à un apprentissage commercial, qui ne laissa arriver jusqu'à lui que d'une manière incomplète les bienfaits de l'éducation lettrée. Il fut donc ainsi, dans la carrière de la science, le fils de ses œuvres, et si quelques ellipses accusent cette insuffisance d'études, le ton général de ses écrits et les recherches qu'ils supposent, attestent avec quelle patiente ardeur il chercha à combler cette lacune fondamentale. Peu d'auteurs le frappèrent, mais quand il en eut rencontré de sympathiques à ses vues, il s'en nourrit tellement, qu'il parvint à se les assimiler. C'est ainsi que l'on retrouve çà et là, dans ses travaux, des pages entières dérobées au *Contrat social;* c'est ainsi qu'il exhuma et fit revivre un écrivain oublié du seizième siècle, John Bellers, économiste anglais, auquel il emprunta quelques éléments de sa théorie. Comme complément à ses lectures, il

adopta les ouvrages qui lui semblaient le plus profondément empreints de cette onction touchante et de cette inaltérable bonté qui sont l'essence même de son caractère.

C'était à New-Lanark que cette belle âme devait faire la première épreuve de ses facultés bienveillantes et douces. Mais auparavant M. Owen avait eu à parcourir les divers échelons de la hiérarchie industrielle. Simple commis à Londres, à Stamfort dans le Lincolnshire et à Nortwitch, il était devenu plus tard, à Manchester, l'associé de riches filateurs, avec lesquels il entreprit cette grande spéculation de New-Lanark, qui devait donner de beaux et positifs résultats. New-Lanark est un village manufacturier que M. Dale, depuis beau-père de M. Owen, avait créé, dès 1784, dans un comté écossais, sur les bords romantiques de la Clyde. A tout prendre, le pays offrait peu d'avantages pour une fondation pareille : le territoire était pauvre et mal cultivé, la population rare et misérable, les voies de communication clair-semées et horriblement entretenues. La seule raison qui détermina M. Dale fut une magnifique chute d'eau que présente sur ce point la rivière écossaise. La découverte de Watt n'avait pas encore complété celle d'Arkwright, et les puissances hydrauliques constituaient alors un inappréciable élément de richesse. M. Dale bâtit donc un village à New-Lanark et y installa les métiers de sa filature.

Au moment où la cession en fut faite à M. Owen, l'établissement, malgré l'avantage de ses moteurs naturels, était loin d'être prospère. Quoiqu'on eût élevé de vastes constructions et offert aux travailleurs des logements gratuits, les bras manquaient à la manufacture, et la disette d'hommes avait empêché de se montrer difficile sur le choix. Comme élément viril, New-Lanark ne comptait donc que le rebut de la population des trois royaumes, et les enfants que l'on tirait des hospices d'Édimbourg étaient si faibles et si jeunes, qu'à moins de les énerver avant l'âge, il était impossible de les employer. Produit d'agrégats vicieux ou hétérogènes, la colonie de New-Lanark ne fut bientôt qu'un théâtre de plus ouvert aux débauches et aux misères qui déshonorent les grands centres manufacturiers. La paresse et la pauvreté, l'ignorance et l'ivrognerie, les dissensions religieuses, le vol, les querelles s'y établirent à demeure, et le travail dut se ressentir de la moralité des individus qui y concouraient. Ainsi, tout excellent qu'il pût être, M. Dale n'avait réussi à fonder ni un village heureux, ni une manufacture florissante.

Ce fut dans cet état que M. Owen prit New-Lanark. Aux yeux des ouvriers indigènes il avait à expier sa qualité d'Anglais, peu pardonnée en Écosse ; il avait à lutter contre des habitudes prises et de mauvais penchants enracinés ; il avait à la fois à refaire l'ordre

moral d'une colonie et à réhabiliter une spéculation. Il se dévoua noblement à cette double tâche, à la première avec son cœur, à la seconde avec sa tête. Les maîtres ne comprennent pas assez combien la moralisation de leurs ouvriers est à la fois une bonne œuvre et un bon calcul. Doué d'un sens droit et profond, M. Owen l'entrevit. Dès le jour de son installation, New-Lanark devint une famille de deux mille âmes, ramenée presque au droit naturel et gouvernée par un patriarche. Quatre ans suffirent pour faire d'une société déréglée et misérable une société heureuse et exemplaire. Tous les vices dont elle était infectée furent étudiés un à un, traités en détail et attentivement, guéris sans châtiment, réprimés sans violence. Ainsi, pour combattre le vol et le recel, on ne se prit point à punir les voleurs et les recéleurs; mais on leur apprit, ce qui vaut mieux, à rougir d'eux-mêmes; on les prêcha par la parole et par l'exemple, on les fit entourer d'ouvriers vertueux, dont la surveillance les contenait et dont la conduite était pour eux un perpétuel reproche. En fait d'expiation, la peine infligée par un supérieur n'est rien pour le coupable; ce qui lui est intolérable, c'est le mépris de ses égaux. Tout le code répressif de New-Lanark était renfermé dans cette pensée. Quelques contre-maîtres, hommes sages et probes, formés sous les yeux et par les soins de M. Owen, lui servirent d'instruments : ils composè-

rent dans la colonie une hiérarchie imperceptible qui, s'inspirant du chef, pénétrait ensuite jusque dans les moindres ménages d'ouvriers pour y féconder les germes d'ordre, de bonté et de vertu. La police de New-Lanark se faisait ainsi de travailleur à travailleur, sans dureté, sans bassesse, sans espionnage, et la moralité étant devenue la règle, le vice dut dépérir peu à peu dans l'abandon et dans l'isolement. Le coupable, au milieu de cette société normale, devenait, on le devine, une sorte de paria, un être déclassé, qui, ne sachant où rattacher ses mauvais desseins, était conduit nécessairement de l'impuissance au repentir. Aucun instinct dépravé ne se déroba à ce traitement doux et rationnel : la manie des disputes céda comme avait cédé le vol ; les dissensions religieuses, les liaisons irrégulières entre les deux sexes s'effacèrent aussi peu à peu et quittèrent New-Lanark. L'ivrognerie seule résista plus longtemps, les cabaretiers combattant pour elle au moins autant que les buveurs. Toute mesure de rigueur et d'autorité répugnant à M. Owen, il prit le parti d'entrer en lice avec les débitants de spiritueux. Il ouvrit pour son compte, un magasin de détail où le wiskey se vendait à trente pour cent au-dessous du cours, et il demeura de la sorte, en fort peu de temps, maître du monopole de la consommation. Dès lors l'ivrognerie fut surveillée, mise à l'index de la population sobre, et, quand le mépris vint la frap-

per, à son tour elle périt. Ainsi, sans moyens coercitifs, sans prison, sans juges, sans constables, M. Owen avait, comme par magie, improvisé une société que maintenait dans la ligne du devoir le seul lien d'un contentement et d'une confiance réciproques, le désir de vivre en harmonie avec un milieu juste et moral, enfin les joies pures qui résultent de la seule pratique du bien.

Une réforme aussi clairvoyante dans son but, aussi décisive dans son action, ne provenait pas uniquement du grand sens expérimental de M. Owen : elle avait pris sa source dans un système complet qui peut s'appeler le gouvernement par le cœur et par la raison. « L'homme est bon, sortant des mains de Dieu, » s'était dit Jean-Jacques. « L'homme n'est ni bon, ni mauvais en naissant, se dit M. Owen : il est le jouet des circonstances dont on l'entoure : il devient mauvais, si elles sont mauvaises, bon si elles sont bonnes. » Une bienveillance absolue, sans restrictions et sans limites, une égalité tolérante, une grande liberté de mouvements, un retour vers les vérités éternelles dont l'homme porte le germe en lui, tels furent les premiers mobiles qu'il traduisit en modes d'action pour l'amélioration et la réforme de New-Lanark. Ne pouvant y associer les intérêts, il résolut du moins d'y associer les moralités et les sentiments. Son but principal était de prouver par les résultats issus d'une vie régulière, combien la

vertu porte de récompenses en elle-même, et par quels invincibles attraits elle captive ceux qui l'ont une fois connue. Rendre le travail et la sagesse aimables, les habitudes d'ordre inhérentes à l'individu, toute la discipline de M. Owen est là. Il veut qu'habitué à des tableaux gracieux et doux, l'œil de l'homme ne puisse pas en regretter, en désirer d'autres. C'est vers la réalisation de cette idylle sociale qu'il conduisait New-Lanark; c'est ce qu'il commentait en instructions confidentielles données à ses agents; c'est ce qu'il enseignait aux ouvriers avec une persévérance et une sagacité merveilleuses. Les voyageurs qui le virent à l'œuvre ont épuisé, à ce sujet, toutes les formules de l'admiration, et l'un d'eux, le major Torrens, disait à son retour : « Cet homme est le patriarche de la raison. » A voir ce qui s'est passé depuis lors, n'y a-t-il pas lieu de dire sur-le-champ que l'homme en effet valait mieux que la méthode?

Cependant New-Lanark, régénéré, marchait vers une situation chaque jour plus prospère. Comme spéculation, c'était devenu un magnifique succès; comme société, un modèle. Bientôt les deux mille quatre cents habitants du bourg, non-seulement se trouvèrent à l'abri du besoin, mais furent initiés à quelques jouissances de luxe. Les ménages avaient tous leur jardin; la culture et les promenades dans la campagne remplissaient les loisirs de l'ouvrier.

Dirigée par M. Owen, la spéculation industrielle avait cessé de fonder ses bénéfices sur la santé de l'homme : elle usait de l'individu sans l'abrutir. La mesure du travail était réglée à dix heures par jour : les enfants n'étaient pas admis à la besogne avant l'âge de dix ans. Les ateliers étaient vastes, salubres, aérés, munis de ventilateurs qui en écartaient la poussière. Tout avait été calculé un peu dans l'intérêt du travail, mais beaucoup dans l'intérêt du travailleur. Dès le point du jour tous ces métiers s'ébranlaient à la fois, et luttaient entre eux d'activité, de précision et d'adresse. Cette émulation spontanée était la seule garantie d'ordre et de dévouement sur laquelle pût compter M. Owen : il avait supprimé les autres ; les récompenses et les peines étaient inconnues à New-Lanark. Quand nous disons les peines, nous devons en excepter une seule qui constitue presque une dérogation au système du novateur. Dans la filature, sur la tête même de chaque ouvrier, était placé un indicateur à quatre faces : blanche, jaune, bleue et noire, qui voulaient dire : *bien, assez bien, médiocrement, mal.* Or, au rapport des visiteurs, il était rare que tous les indicateurs ne fussent pas tournés du côté de la marque blanche : à peine en apercevait-on quelques-unes de jaunes, moins encore de bleues, de noires point. Ce fut là tout le règlement disciplinaire de New-Lanark, bien opposé au système d'amendes et de réductions de

salaires en vigueur dans presque tous nos ateliers. M. Owen avait du reste fait cette expérience qu'en prenant le contre-pied absolu de ce qui se pratique ailleurs, il arrivait nécessairement à de meilleurs résultats que les autres. Aussi non-seulement il se piquait, dans ses produits manufacturés, d'une bonne foi et d'une sincérité au-dessus de tout soupçon, mais encore il savait, en face de ses correspondants, abdiquer son propre intérêt pour défendre le leur d'une manière chevaleresque, que le gros des marchands regarderait comme insensée. Une forte commande lui arrivait-elle quand les cotons se trouvaient sur la pente d'une baisse, il conseillait à son correspondant d'attendre des prix plus réduits ; une hausse menaçait-elle au contraire ses articles, à l'instant même, il en prévenait toutes les maisons qui se trouvaient avec lui en relations d'affaires, afin qu'elles eussent à presser leurs approvisionnements. Au point de vue ordinaire du commerce, de semblables procédés sembleraient devoir, dans leur désintéressement puéril, conduire une manufacture à sa ruine : New-Lanark a pourtant enrichi tous ses propriétaires ; le bilan de ses bénéfices s'est élevé à plusieurs millions. C'est qu'un pareil système lui avait acquis un bien inestimable, la confiance, et la confiance change en or tout ce qu'elle touche.

New-Lanark, dans son organisation industrielle, ne comportait pas l'action du directeur sur la fortune

de l'ouvrier, simple salarié d'une manufacture, et non membre d'une association. Cependant M. Owen parvint à s'immiscer, d'une manière efficace et bienfaisante, dans l'emploi des deniers de ses travailleurs. Il leur donna l'idée d'une réserve et y aida de ses fonds; il suivit le mouvement des consommations dans lesquelles allaient s'absorber les salaires, et parvint à les rendre moins coûteuses et meilleures. Ainsi, économisant aux colons de New-Lanark les privations qui résultent des bénéfices du détail, il créa des dépôts en tout genre, où les objets les plus nécessaires à la vie, achetés en gros et dans les centres de production, étaient cédés à l'ouvrier au prix coûtant. Le plus religieux scrupule présidait à ces ventes, dont le but était de ne pas spéculer sur le pauvre. Les denrées s'y obtenaient à un tiers meilleur marché qu'au Vieux-Lanark, bourgade la plus voisine. Ce sont là des preuves de bienveillance que comprennent les hommes les plus simples, parce qu'elles touchent aux besoins les plus immédiats et les plus ordinaires de la vie. Chaque ouvrier, ayant un crédit ouvert à la direction, recevait en échange de son travail, soit des effets, soit des denrées, ou de l'argent s'il le préférait; quelquefois, et surtout dans le cas de maladie, on lui faisait des avances. Réalisant même d'une façon partielle le système de la communauté, M. Owen avait fait établir, pour les ouvriers non mariés, une vaste cuisine avec un ré-

fectoire attenant, où ils pouvaient jouir de tous les avantages qui résultent de la préparation des aliments sur une grande échelle : variété, choix, abondance, économie. Ainsi, à l'ombre d'un patronage éclairé, cette population, sans être plus riche en argent que celle des autres centres industriels, se trouvait être, par le fait, beaucoup plus riche en jouissances.

Inspirés par M. Owen, les propriétaires de la manufacture comprirent bientôt qu'ils ne pouvaient plus se regarder à New-Lanark comme de simples spéculateurs, mais bien comme les chefs responsables d'une société ouvrière. De vastes constructions s'élevèrent dans un seul but d'utilité publique : l'une d'elles était l'infirmerie; l'autre, l'école des enfants. Cette dernière fondation a été l'un des faits les plus concluants de New-Lanark, et, nous le croyons, celui qui inspira à M. Owen la foi la plus active dans la vertu de son système. Depuis longtemps il caressait cette idée, que les châtiments et les récompenses, qui composent la loi d'équilibre de ce monde, comme ils sont notre perspective dans l'autre, entraient pour beaucoup dans les misères qui nous accablent et dans les jalousies qui nous divisent; qu'en exaltant les uns et en abaissant les autres, elles créaient ici-bas l'inégalité des rangs, la hiérarchie des familles et l'infériorité des races. D'après lui, tout le bagage de nos vieilles vanités, de nos dis-

tinctions subtiles, des oppressions brutales ou raffinées qui règnent d'individu à individu, de caste à caste, de fortune à fortune, de mérite à mérite, de caractère à caractère, de titre à titre, ne provient que de la valeur d'appréciation arbitrairement attribuée aux personnes ou aux actes, et surtout de la tendance fâcheuse des sociétés vers un besoin impérieux de louange ou de blâme, de récompense ou de châtiment. Il lui semblait donc souverainement utile d'essayer sur une troupe de jeunes enfants si une méthode dépourvue à la fois d'encouragements et de reproches, de couronnes et de férules, déterminerait des résultats assez beaux pour qu'on pût s'en armer victorieusement contre les expédients contraires.

Ce fut dans cet esprit qu'il organisa son institution de jeunes élèves, et s'il ne fallait pas, ici encore, tenir plutôt compte de la puissance de l'homme que de la vertu du procédé, on pourrait ajouter que l'expérience a conclu en faveur de son idée. Il ne semble pas, en effet, que pour n'être point récompensés, les élèves de New-Lanark se soient montrés moins ardents à l'étude, ni moins retenus, pour n'être pas punis. Les voyageurs qui ont vu les écoles de M. Owen ne tarissent pas en éloges sur les manières gracieuses et charmantes, sur la politesse, la gaieté, l'intelligence de ces aimables enfants. Jamais de querelles parmi eux, jamais de voies de fait; l'union la plus touchante présidait à leurs amuse-

ments et à leurs études. Par son mouvement intérieur, par la nature de son enseignement, par ses modes d'influence et d'action, l'institution de New-Lanark offrait des analogies frappantes avec ce qui se remarque aujourd'hui dans les salles d'asile, devenues si nombreuses en Angleterre, en Suisse, et en France. Ainsi, pour être juste, il faudrait restituer, en partie du moins, à M. Owen le mérite d'une création que l'on a attribuée jusqu'ici au vénérable pasteur Oberlin, de Ban de la Roche. A New-Lanark, les élèves étaient distribués en diverses classes, qui formaient une échelle d'âges et de leçons, depuis les éléments de la lecture et de l'écriture, tâche des plus jeunes, jusqu'aux notions les plus élevées du calcul, étude de leurs aînés. Cette éducation s'arrêtait, il est vrai, à la dixième année des enfants, époque de leur entrée dans les ateliers ; mais elle était si spéciale et si bien appliquée, qu'ils avaient eu le temps d'acquérir des connaissances assez étendues en géométrie, en sciences mécaniques et en histoire naturelle. La méthode d'enseignement était à la fois simple et féconde; presque toujours, à la démonstration abstraite on alliait la méthode concrète, de manière à ce que la pensée de l'enfant pût s'appuyer sur une forme saisissable, et suivre dans sa représentation réelle l'objet dont on lui détaillait les propriétés. Ensuite ces études ne s'offraient pas à lui d'une manière aride et austère ; il apprenait l'histoire naturelle en se pro-

menant dans la campagne, la géographie autour d'une vaste mappemonde sur laquelle il voyageait en compagnie de son moniteur; l'histoire, à l'aide de planches synchroniques qui en résumaient la substance; le calcul, sur un vaste tableau auquel cent yeux semblaient demander à la fois la solution du même problème. Moins exclusif que ne le sont d'ordinaire les inventeurs, M. Owen sut faire aussi des emprunts utiles aux systèmes d'éducation alors en vogue, et c'est ainsi qu'il naturalisa à New-Lanark, en les combinant, Bell, Lancaster et Pestalozzi. Quant aux jeunes filles, leur éducation embrassait, comme on le devine, de moins vastes sphères : l'écriture, la lecture, la couture surtout, tel était pour elles le cercle de cet enseignement, toujours facile et semé d'attraits.

Comme local, l'école de New-Lanark était un beau bâtiment, avec des salles pour quatre cents élèves, et une grande galerie intérieure où douze cents personnes pouvaient s'asseoir. De vastes cours, des jardins, des vergers, enfin la campagne environnante étaient le théâtre où les deux sexes, souvent confondus, se livraient à des récréations bruyantes et joyeuses. Quoique toute liberté fût laissée à leurs ébats, il s'était établi parmi les élèves une sorte de discipline et de surveillance mutuelles, qui maintenaient dans leurs rangs l'ordre, la justice et l'union. Une méchanceté était punie par le délaissement, peine affreuse pour le jeune âge; un abus de la

force était réprimé par l'intervention de la force collective. Parfois encore, au lieu de se livrer à des jeux épars ou turbulents, les enfants se réunissaient par groupes dans les salles, pour y exécuter, ou des chœurs, ou des espèces d'évolutions militaires au son du fifre montagnard. Aucun voyageur ne semble s'être dérobé à l'effet produit par ces petites voix d'anges, quand elles entonnaient, avec un délicieux unisson, leur chant national : *When first this humble roof I knew* (quand pour la première fois je connus cet humble toit). La fraîcheur de ces timbres, l'accord de ces intonations, joints au spectacle de ces visages vermeils, de ces têtes blondes et bouclées, laissaient dans l'âme les impressions les plus satisfaisantes et les plus douces. En d'autres occasions, la danse avait le pas sur le chant, ou bien l'un et l'autre se combinaient de la manière la plus heureuse. L'ensemble de ces fêtes naïves était comme un écho lointain des jeux de la Grèce et des théories de Sparte avec leurs groupes d'enfants.

Par une innovation inouïe en Angleterre, l'éducation de New-Lanark n'impliquait point d'instruction religieuse spéciale pour aucune secte. Les parents demeuraient les maîtres de diriger à leur gré les croyances de la famille, et une tolérance sans limites était la seule impulsion que, pour sa part, M. Owen voulût imprimer dans cet ordre d'idées et de rapports. Il n'était en cela que consé-

quent avec lui-même, car cet esprit de liberté religieuse était l'un des éléments constitutifs de sa grande colonie. Toute pratique de dévotion y était protégée à titre égal, et le soin unique de M. Owen était d'empêcher qu'aucune secte n'y prît des allures dominantes. Ainsi, l'on pouvait voir à New-Lanark, vivant ensemble et en parfaite intelligence, des quakers, des anabaptistes, des anglicans, des catholiques, des presbytériens, des méthodistes, des indépendants, sans qu'aucune de ces églises se sentît tourmentée de ces velléités de prosélytisme auxquelles les sectes religieuses résistent rarement.

Tel fut New-Lanark sous la main et sous le regard de M. Owen. Pour maîtriser cette société et soumettre ces natures naguère si rebelles, il lui avait fallu prouver seulement avec toute évidence que ce qu'il en faisait était plutôt dans l'intérêt des ouvriers que dans le sien. A l'aide de mesures d'une justice et d'une sincérité invariables, au moyen de procédés d'une bienveillance persévérante et presque systématique, il parvint à démontrer à ces hommes que son seul et vrai désir était d'accroître, non son propre bien-être, mais celui de ses subordonnés. Quand ils furent une fois convaincus de ce fait, ils écoutèrent avec docilité celui qui les gouvernait avec désintéressement et avec sagesse. En même temps qu'il fondait sur cette base les rapports de ces hommes avec lui, M. Owen dirigeait leurs rap-

ports entre eux dans la même ligne d'idées, combattant le vice par le mépris et l'isolement, prêchant la vertu par le spectacle de ses bienfaits et de ses joies. Il créa de la sorte, pour New-Lanark, un milieu nouveau, d'où disparurent toutes les circonstances qui pouvaient servir au développement des mauvais instincts, pour ne laisser de jeu libre qu'aux circonstances, mères d'un esprit d'ordre, de régularité, de tempérance et d'industrie. C'est ainsi que, par calcul autant que par raison, cette population ouvrière se laissa guider dans une voie de réforme dont sa prospérité et son bonheur formaient le couronnement.

Une fois arrivé là, M. Owen comprit qu'il y avait pour lui un théâtre plus vaste. Il dût se dire et se dit que si New-Lanark, colonie d'artisans écossais, avait pu être gouverné par le seul code de la raison, sans shérif et sans coroner, il n'existait aucun motif de croire qu'un pareil système ne pût s'appliquer à toutes les sociétés humaines. L'heure, d'ailleurs, était parfaitement choisie pour une propagande. New-Lanark avait fait du bruit en Europe; il avait occupé beaucoup de têtes et passionné encore plus d'imaginations. Chaque année, deux mille visiteurs, et, dans le nombre, des personnages importants, parmi lesquels figura l'empereur actuel de Russie, venaient jouir du spectacle de cette colonisation, aussi heureuse, sur les bords de la Clyde, que celle

des Battuecas dans sa fabuleuse oasis d'Ibérie, ou celle des Andorrains dans ce vallon mystérieux que forme un repli des Pyrénées. New-Lanark avait la vogue, il fallait en profiter. Puis, les incrédules disaient qu'une épreuve isolée ne concluait pas, que l'intervention de l'homme accroissait la valeur apparente du procédé, qu'enfin les exemples de ces civilisations heureuses et solitaires n'étaient pas rares dans l'histoire des peuples et ne réagissaient jamais du particulier au général. A cela il fallait répondre par des vues nettes, décisives, frappantes. Le réformateur de New-Lanark devait cette preuve et à ses amis et à ses ennemis.

Cependant avant de donner à son expérience les formes d'une théorie, M. Owen crut nécessaire de la compléter. Le principe de la communauté envisagée d'une manière absolue, et dans ses moyens et dans ses fins, était depuis longtemps au fond de sa pensée ; mais l'organisation tout industrielle de New-Lanark, qui, en fait, ne constituait pas une association, mais une spéculation privée, s'était opposée à ce qu'aucune expérience de ce genre fût tentée dans la colonie écossaise. Moins gêné dans ses allures que le gérant d'une commandite, l'écrivain laissa entrevoir cette face de sa conception dans les pages qu'il publia dès 1812, sous ce titre *New views of society or Essays upon the formation of human character* (*Nouvelles vues de société ou Essais sur*

la formation du caractère humain). C'est dans cet écrit, que, pour la première fois, les combinaisons de M. Owen, jusqu'alors à l'état expérimental, commencent à revêtir une forme scientifique, et il est facile d'en dégager quelque chose qui ressemble à un système. L'irresponsabilité humaine dans sa plus grande extension, excluant tout mode de louange ou de blâme, de récompense ou de châtiment, et impliquant jusqu'à l'impunité des actes les plus répréhensibles ; le renouvellement complet des circonstances qui entourent l'humanité, ou, en d'autres mots, la réforme de l'éducation ; enfin la communauté combinée avec l'égalité de droits, c'est-à-dire l'abolition de toutes les supériorités, même celles de l'intelligence et du capital ; tels sont les principes qui apparaissent dans cette première évolution du système de M. Owen, et qui ressortent d'une manière plus précise encore de ses manifestations successives. De ces trois éléments allait naître, en suivant la donnée première, le règne de la bienveillance : l'irresponsabilité humaine devait en faire une loi de nature ; la réforme de l'éducation, une loi des caractères ; la communauté, une loi des intérêts. Ainsi les haines, désormais sans motif et sans but, étaient désarmées ; ainsi tombait, devant une bienveillance nécessaire et irrésistible, tout ce qui aigrit et divise les hommes.

On verra plus tard combien ces idées ont peu de

consistance scientifique. En théorie, l'irresponsabilité humaine, issue de la vieille controverse de la liberté et de la nécessité de nos actions, ne supporte pas longtemps l'examen ; en pratique, la communauté est un rêve dont l'expérience a plusieurs fois démontré la vanité. En ceci pourtant, le point de vue particulier de M. Owen s'explique par son caractère même. Doué d'une nature patiente et angélique, il n'avait pu voir dans les mauvaises passions autre chose qu'une maladie accidentelle, inoculée par les circonstances, et sans racines chez l'individu. Le diagnostic une fois établi dans ce sens, M. Owen avait dû traiter la maladie par les remèdes les plus doux, les plus inoffensifs, les mieux appropriés à son tempérament. De là peut-être cette impuissance dans sa conception théorique qui n'a pas même en elle la virtualité entière des résultats obtenus à New Lanark, et qui affaiblit ces résultats plus qu'elle ne les corrobore par des principes étrangers à cette triomphante épreuve.

En revanche, quand on le replace sur son terrain manufacturier, M. Owen retrouve tous ses avantages et toute sa force. Ainsi, dès 1811, il avait prévu l'avenir que les machines réservaient à la classe ouvrière, et en 1818, il adressait, à ce sujet, un mémoire aux souverains de la Sainte-Alliance, réunis alors en congrès à Aix-la-Chapelle. Dans ce factum, il prouvait par des chiffres que, de 1792

à 1817, les découvertes d'Arkwright et de Watt avaient augmenté de douze fois la puissance productrice de la Grande-Bretagne, sans qu'il en fût résulté autre chose qu'une misère chaque jour croissante parmi les travailleurs ; il y établissait que la taxe des pauvres avait dû s'élever et s'élevait toujours en raison directe des économies introduites dans la main-d'œuvre, enfin, il en concluait que, dans l'état actuel de la production et de la distribution des richesses, la misère des classes laborieuses ne pouvait aller qu'en s'aggravant, et empirer d'autant plus que les forces mécaniques se substitueraient davantage à l'action de l'homme. Pour sortir de cette voie fatale, il n'y avait, selon M. Owen, qu'une seule issue : c'était de renoncer à ces grands centres manufacturiers, livrés à une alternative perpétuelle d'activité et de chômage, théâtres d'une concurrence déréglée et jalouse, et de les remplacer par de petits centres à la fois industriels et agricoles, tracés dans la ligne de ses principes, et gouvernés d'après ses vues. Partagés entre la culture de la terre et la fabrication de divers produits, les membres de ces colonies pourraient alors demander à l'une de ces natures de travail ce que l'autre leur refuserait, et tirer directement du sol une nourriture qu'ils ne parviendraient plus à se procurer par les voies indirectes de l'industrie. Comme élément de population, M. Owen n'exigeait pas des ouvriers de

choix, des hommes habiles et expérimentés, mais seulement cette masse illettrée et fainéante qui vit, en Angleterre, à l'ombre du paupérisme. A l'appui et comme justification de son projet, il citait aux souverains alliés son expérience de New-Lanark, en ne lui attribuant toutefois qu'une valeur d'approximation, et il appuyait le tout de calculs de dépenses, de devis, de plans détaillés et de modèles en relief. On pressent facilement quel fut le sort de ce mémoire : le congrès d'Aix-la-Chapelle, arbitre du sort politique de l'Europe, ne pouvait pas déroger au point de s'occuper du sort des travailleurs. Il passa outre.

Cette époque est toutefois l'une des plus belles phases de la vie de M. Owen. Dans la croisade qu'il allait entreprendre contre les préjugés régnants, il pouvait se présenter au public armé d'une réalisation heureuse, et, ce qui n'était pas moins décisif, d'une fortune de plusieurs millions. Son nom avait de l'ascendant, sa découverte soulevait l'enthousiasme. A l'apparition de ses *Essais*, lord Liverpool, alors chef du cabinet, se crut obligé d'en confier l'examen à lord Sidmouth, secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, et celui-ci, dans une conférence officielle, n'hésita pas à déclarer au novateur que le gouvernement inclinait vers ses vues, et les appliquerait aussitôt que l'esprit public y serait préparé. Des exemplaires des *Essais* furent envoyés

à tous les hommes importants du Royaume-Uni, aux évêques d'Angleterre, aux lords, aux membres de la chambre des communes, enfin à toutes les universités du monde. Les personnages les plus haut placés ne craignaient pas d'avouer leurs sympathies pour les idées de M. Owen, et, à diverses reprises, les frères du roi, le duc de Kent et le duc de Sussex, présidèrent les *meetings*, où le philanthrope gallois énonça et développa sa doctrine. M. Owen avait un parti dans le parlement, dans l'administration, dans le haut commerce. Les souverains ne dédaignaient pas de lui écrire des lettres autographes, et le roi de Prusse lui envoya une médaille d'or. Ceux même qui repoussaient le plus vivement ses opinions, ne pouvaient s'empêcher de témoigner leurs sympathies pour sa personne. Jamais réformateur ne fut plus applaudi, plus encouragé dans ses débuts.

M. Owen n'accepta pas pour lui-même cet engouement et cette sympathie, mais il les mit au service de ce qu'il croyait être la vérité. Quand le moment fut venu d'abdiquer cette popularité éphémère, il le fit avec un désintéressement, une simplicité, une noblesse, qui ne sont pas de ce siècle. Loin de vouloir tirer aucun parti de sa mission, il y consacra une portion de son immense fortune. On ne saurait évaluer à moins d'un million de francs les premiers frais de propagation de sa doctrine, tant par la presse périodique que par des brochures

tirées à cent mille exemplaires, et ce million fut payé des deniers de M. Owen. Quand, plus tard, il s'agit d'ouvrir des souscriptions pour fonder des colonies expérimentales, M Owen figura toujours pour une somme importante en tête de la liste des souscripteurs. Richesse, santé, ambition, loisirs, jouissances du luxe, M. Owen sacrifia tout à son rôle d'adoption; il y apporta autant d'opiniâtreté que de grandeur d'âme, autant d'abnégation que de vertu. De 1812 à 1817, sa vie est un triomphe; de 1817 à 1824, elle est un combat. Dans la première de ces périodes, à l'aide de *meetings*, de prédications populaires, de *tracts* (petits imprimés distribués gratuitement dans les rues), il était parvenu à s'emparer de l'attention publique, il avait pu se faire écouter d'un comité de la chambre des communes, pour lequel il rédigea *un rapport sur les enfants employés dans les manufactures;* il avait développé ses idées par toutes les voies, soit dans le *British Stateman* et dans plusieurs autres feuilles périodiques, soit à l'aide de manifestes innombrables adressés à toutes les classes et à tous les corps d'état; enfin, et ce qui était bien plus important, il avait réussi à ouvrir une souscription, en tête de laquelle il se trouvait inscrit, lui et son banquier, M. Smith, chacun pour une somme de 1,000 livres sterling (12,500 francs). On devait, avec les fonds recueillis, acheter en Écosse, à Motherwell, cinq cents acres

de terres et y élever les constructions nécessaires pour une colonie d'essai. Ne renfermant pas sa propagande dans les limites de la grande île, M. Owen avait traversé la mer pour porter à l'Irlande, ce malheureux satellite de l'Angleterre, des paroles d'espoir, de consolation et d'indépendance. Dans trois assemblées présidées par le lord-maire, il avait, à Dublin, posé les bases d'une société philanthropique qui devait s'organiser et se constituer plus tard.

Tout semblait donc marcher au gré du novateur, quand sa franchise austère vint se heurter contre deux écueils, l'opinion religieuse et l'opinion radicale. Peu explicite jusqu'alors en matière de culte, M. Owen s'était borné à prêcher une inaltérable tolérance pour tous, sans rompre en visière à aucun ; mais, vers 1817, préférant une lutte ouverte à des hostilités sourdes, il dégagea du sein de son système une révolte qui y était demeurée jusqu'à ce moment à l'état implicite, et accusa publiquement, ouvertement, toutes les religions existantes, de mensonge, d'impuissance, de tendance subversive et de violation flagrante des lois de la nature. Il déclara que, fondées sur la responsabilité humaine et sur l'action de l'individu dans sa destinée, elles partaient d'une erreur pour arriver à une injustice, la récompense ou la peine, outrageaient la bonté suprême et calomniaient Dieu. Il ajouta que la preuve de la vanité de ces religions se trouvait dans le mal-

heur même des sociétés faites à leur image, et que tant qu'on ne les ramènerait pas à une bienveillance systématique par la désertion du principe de la responsabilité, on ne ferait que perpétuer la misère dans ce monde et la déception dans l'autre. A des imputations pareilles, on devine quelles clameurs dut jeter le clergé le plus intolérant et le plus puissant qui soit sous le ciel. Dans l'Espagne de Philippe II, on eût brûlé M. Owen; à Rome, on l'eût excommunié; en Angleterre, on le discrédita dans l'ombre.

Encore si le novateur, en soulevant contre lui l'animosité religieuse, s'était ménagé un abri auprès des partis politiques qui aspiraient à l'avenir, peut-être serait-il parvenu à rasseoir sa popularité chancelante. Il s'agissait seulement pour cela de se taire sur des questions à l'examen desquelles rien ne le sollicitait, et qui, dans ses vues générales, ne pouvaient être regardées que comme un incident de pure forme. Mais la sincérité de M. Owen n'admettait pas même de réticences, et amené sur le terrain des affaires courantes, il dit toute sa pensée au radicalisme, comme il l'avait dite au clergé. A une époque où la réforme et l'abolition des bourgs-pourris préoccupaient tant de têtes, il entreprit de démontrer combien ces mesures seraient vaines et stériles dans l'application, combien elles seraient inefficaces pour extirper le paupérismo, organiser les classes indus-

trielles, et retremper la moralité humaine. En face de ce dédain, tout bienveillant il est vrai, pour des idées favorites, on s'explique comment des radicaux influents, MM. Waitman, Torrens, Cartwright et le célèbre Henri Hunt, ont repoussé et accusé même M. Owen, le radical par excellence. Sa franchise ne lui fut pas pardonnée, et il en porta la peine en 1819, quant il se présenta sur les hustings, comme candidat à la députation.

Ainsi, peu à peu, toute protection, tout appui, s'étaient retirés de M. Owen. Son patron, le duc de Kent, était mort, le clergé l'avait mis à l'index de la population dévote, le gouvernement ne s'inquiétait plus de ses idées, le radicalisme lui tenait rigueur. A peine était-il resté autour de lui quelques hommes sympathiques, qui devaient suffire à la propagation de son système sur le sol anglais. Quant à lui, ne pouvant se résigner à la perspective d'une réalisation précaire et lente, il aima mieux changer de théâtre et demander à un pays vierge ce que la vieille Europe lui refusait. Il lui fallait un terrain où il pût marcher dans sa voie, sans se trouver embarrassé par les ronces du privilége, où son action fut plus libre, son horizon plus étendu, sa voix mieux comprise. Il songea à l'Amérique.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Table des matières.

Pag.

CHAPITRE II (*suite*).—V. QUATRIÈME ÉPOQUE.—Scission de la Famille. — Retraite de Ménilmontant. — Le *Livre Nouveau*. 5
VI. CINQUIÈME ÉPOQUE. — Procès. — Dispersion . . 33
CHAPITRE III. — I. CHARLES FOURIER et son école. . . 41
II. Vie et travaux de Charles Fourier. — Son école. 47
III. Coup d'œil général sur la théorie 62
IV. Cosmogonie et psychogonie 67
V. Attraction passionnée.—Analyse des douze passions radicales 74
VI. Mécanisme sociétaire. — Vie d'un phalanstère. 79
VII. Conclusion. 101
CHAPITRE IV. — I. ROBERT OWEN. 111
II. Vie et travaux de M. Owen. — Essai de New-Lanark. — Premières tentatives de propagande dans le Royaume-Uni 119

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

28 346

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

a39003 000092147b

CE HX 0039
.R49 1844 V002
COO REYBAUD, LOU ETUDES SUR L
ACC# 1146855

U D / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 03 18 11 8